

C'EST AIO
**DE MIEUX IN
DEMAIN**

TOUXI BROWN • LOIC BUCZKOWICZ • LUCIE HEILIGENSTEIN • FRANCO RICCIARDIELLO • COLIN VETIER

SOLARPUNK



C 'é t a i t
**DE MIEUX IN
DEMAIN**

SOLARPUNK



P.4

UNE CUISINE D'UN AUTRE TEMPS

TOUXI BROWN

P.20

RÉVOLUTION PERMANENTE

LOIC BUCZKOWICZ

P.44

ENTRE LES DÉCOMBRES

LUCIE HEILIGENSTEIN

P.58

OUTREMER

FRANCO RICCIARDIELLO

P.76

TRANSMISSIONS

COLIN VETTIER

UNE CUISINE D'UN AUTRE TEMPS

TOUXI BROWN

[...Niché au cœur de la forêt de Chavagnes-en-Paillers, le petit restaurant du Chef Kevin est une machine à voyager dans le temps. Grâce à ses méthodes traditionnelles, il nous replonge dans la cuisine de nos ancêtres, avec une approche déconnectée de notre monde moderne. Attention âmes sensibles s'abstenir, ici on y mange de la viande...]

Tomber du lit au petit matin n'est pas dans mes habitudes. Malgré mes protestations répétées, je n'eus d'autre choix que de confirmer le rendez-vous matinal imposé par mon éditeur. C'était pour interviewer un vieil agriculteur dans un coin perdu de la Vendée et ça ne m'enchantait guère, mais Monsieur Latour avait été très clair sur les conséquences d'un refus de ma part : c'était retour au revenu universel bien trop faible pour mon train de vie gargantuesque. Mon assistant informatique ayant lui aussi insisté fortement, j'avais donc accepté la mission proposée malgré l'heure indécente :

- Faites-moi confiance, ce petit changement de rythme vous fera le plus grand bien. Vous sclérosez avec le train de vie que vous menez.
- Comment ça, je sclérose ?
- La vie nocturne ne vous va pas ! Vous devenez encore plus aigri et vos dernières chroniques sombrent dans le cynisme culinaire. Un réveil matinal et un peu d'air frais vous feront le plus grand bien !
- Mmmmh... Ça reste à voir...

Pour ce genre de déplacement, j'optais habituellement pour des petits véhicules comme les hélicars ou les scootairs, rapides et économiques, mais en cette veille de week-end ensoleillé, il ne restait que de grosses voitures volantes destinées aux groupes de cinq à six passagers. Ne pouvant ni reporter ni décaler mon rendez-vous, j'avais accepté la proposition de surclassement de l'agence de location en prenant l'option très onéreuse « voyage tranquille » pour ne pas me retrouver la tête embrumée avec des covoitureurs matinaux trop loquaces. Je n'aurais pas pu endurer une discussion

sur la météo du jour, les résultats sportifs de la veille ou, pire, les derniers faits-divers.

Je patientais en bas de chez moi avec un mug de chicorée, la tête renfrognée, les yeux collés, lorsque le véhicule me fit sursauter en annonçant sa présence par un carillon aigu. Je ne l'avais ni vu ni entendu atterrir derrière moi. Cette nouvelle génération de véhicule autonome était très élégante et surtout très discrète avec son fuselage transparent. Pour un minimum d'encombrement et un maximum de capacité, sa forme était cubique avec des arêtes légèrement arrondies où étaient accrochées quatre petites hélices. Le design intérieur était lui aussi très épuré : deux banquettes se faisaient face, accessibles par des portes latérales coulissantes. L'assise proposée était très confortable. Le moteur à eau électromécanique ressemblait à ces anciens automates avec des courroies, des engrenages et des pistons en mouvements perpétuels.

La voiture décolla avec la légèreté et le silence d'un ballon de baudruche, ce qui n'était pas pour me déplaire. Dans ce clair-obscur naturel de l'aube, je jalouxais la ville du dessous toujours endormie.

En prenant de la hauteur, la perspective modifiait la perception de la ville. Avec tous ces chemins verts serpentant entre les bâtiments végétalisés, Nantes se fondait complètement dans le décor naturel des bords de Loire et il était presqu'impossible de discerner où se situait la frontière entre la ville et la campagne.

Bercé par le souffle régulier du vent sur la carlingue et les douces oscillations du véhicule dans les airs, je m'assoupis avant même d'être sorti de la ville en rêvassant à mon entretien. Je fus rapidement réveillé

par une secousse désagréable. Ces gros véhicules très énergivores n'avaient pas suffisamment d'autonomie pour parcourir de grandes distances en volant, il leur fallait régulièrement atterrir pour recharger leur batterie grâce à l'énergie cinétique des roues. Ce nouveau panorama était plus sombre et plus inquiétant que celui du dessus, car ici-bas c'était encore le crépuscule. Les ombres projetées par les arbres formaient quelques monstres fantomatiques et les routes peu entretenues faisaient sursauter à chaque nid de poule. Arrivé sur les hauteurs d'une colline, j'aperçus les premiers rayons de lumière transpercer les arbres pour former un dégradé de vert et de jaune, comme si le soleil au réveil s'étirait dans sa couverture végétale. Au loin sur les hauteurs d'une colline, on distinguait les contours des éoliennes comme autant de géants de métal dressés face au vent qui saluaient le retour de l'astre diurne.

Après une dizaine de kilomètres parcourus au sol, le véhicule recharge repris son envol. La forêt fruitière de Montaigu prenait vie avec le jour naissant : avec tous ces robots agricoles taillant les arbres, ces chariots autonomes transportant le branchage et ces drones insectes grouillant sur la cime des vergers, on aurait dit une fourmilière mécanique. En ce début de printemps plutôt clément, la floraison des vergers avait déjà démarré : des filets verts avaient été tendus au-dessus des arbres pour protéger ces fleurs précoces et des petits robots aux mille pattes y déambulaient tranquillement. Pour préparer mon interview, j'avais lu qu'ils servaient de relais aux agriculteurs pour surveiller les productions et maîtriser les fléaux agricoles qui avaient très largement chahuté les rendements planétaires par le passé. Grâce

aux écotechnologies, fini les pénuries et donc les fluctuations des cours alimentaires, amélioration de la pénibilité au travail et arrêt des pesticides chimiques qui avaient tant déréglé nos écosystèmes si fragiles. J'observais avec étonnement cette faune mécanique en action. Je me fis la remarque que la nature devait être un peu gênée par ces insectes robotiques qui lui grattaient le dos. Ce devait aussi être le cas avec l'espèce humaine bien moins respectueuse que ces automates dociles. Mais je ne venais pas pour m'émerveiller de la symbiose entre la nature et la technologie, je venais interviewer le propriétaire d'une exploitation pour ma maison d'édition qui proposait des newsletters sur l'agroéconomie locale. Avec un peu de chance, ça pouvait être intéressant...

... Oh désespoir ! ...

— (...) Les abeilles ont pendant très longtemps disparu du paysage français à cause des insecticides largement utilisés à la fin du XX^{ème} siècle et au début du XXI^{ème} siècle.

Monsieur Lagrange, soixante-dix ans bien tassés, s'était lancé sur un cours magistral d'histoire de la production agricole lorsque je lui avais parlé de la floraison précoce de ce début de printemps...

— (...) Ce fut une catastrophe pour les vergers des coteaux Nantais tout comme pour l'ensemble des vergers français, voir même européens ! Pendant les années 30, qu'on nomma plus tard les années noires, c'est l'Afrique et l'Amérique du sud qui subvinrent aux besoins en fruits de l'Europe, rééquilibrant un peu les forces économiques mondiales, en notre défaveur bien entendu. Pour parer à ce problème, des mini

drones furent chargés de polliniser artificiellement les arbres fruitiers au début des années quarante. Les français purent à nouveau manger des pommes devenues un produit de luxe, notamment à cause des taxes carbone mises en place dès 2038. Et oui, l'idée n'était pas de revenir sur les travers les plus absurdes du capitalisme mondial du début du siècle ! Aujourd'hui, nous commençons à voir réapparaître les ruches et ses petites habitantes à la robe rayée, mais ça reste encore les mini robots qui font la majeure partie du travail. Je ne sais pas si vous avez goûté le miel mécanique de la ferme de Rezé ?

Sa voix chevrotante et monocorde s'était tue, et il m'observait fixement. Ce papi parlait tellement lentement que je mis quelques secondes à sortir de la torpeur dans laquelle il m'avait plongé pour comprendre qu'il attendait une réponse...

— Euh, non. Question culinaire, je suis d'un naturel plutôt curieux mais du jus de drone dopé à l'enzyme artificielle, c'est rigolo mais ça ne me botte pas du tout.

— Et bien vous avez raison. Si vous avez un peu de temps devant vous, je vais vous faire goûter ce que moi j'appelle l'or liquide de nos campagnes. C'est bon pour la santé, c'est bon pour l'environnement et surtout c'est bon au goût.

Il se leva péniblement de sa chaise grinçante et se dirigea en dodelinant vers la porte, les épaules voûtées. Cette dégustation allait durer une éternité... Il me fallait rapidement un échappatoire à cette interminable interview...

— Euh c'est gentil mais je vais devoir y aller... J'ai un autre rendez-vous en début d'après-midi...

- Ah bon, dommage, vous ne savez pas ce que vous loupez.
- Peut-être une prochaine fois. Est-ce que vous pourriez me conseiller un restaurant dans le coin... S'il y en a ?
- Mais bien sûr. Il y a l'auberge de la canopée et le bistro du bocage, mais à cette heure-ci ils doivent être complets... Oh, je sais, vous devez absolument tester la cuisine paléo du chef Kevin. »
- Est-ce qu'il s'agit de cette nouvelle-ancienne cuisine dont tout le monde parle ces derniers temps, la cuisine paléolithique ?
- C'est ça. Je serais curieux d'avoir votre avis professionnel de journaliste culinaire sur cet hurluberlu mangeur de viande crue qui ne jure que par le naturel 0 % technologie.
- Oui, bien sûr Monsieur Lagrange. Je vous enverrai ma critique. Bonne journée.

Bon, allons manger chez les chasseurs-cueilleurs... Faute d'un bon article sur la production agricole, je pourrai peut-être en faire une critique croustillante. Un restaurateur qui propose de la viande de nos jours, c'est plutôt rare ! Ça plaira sûrement à monsieur Latour.

La personne qui m'accueillit dans cette auberge en pierres sortie d'un autre temps était vêtue d'un pantalon côtelé kaki, d'un pull beige trop large et d'un tablier vert en dentelle. Cette brune aux cheveux ébouriffés et aux yeux noirs était très intrigante : sans être vraiment belle, elle dégageait un charme qui ne devait laisser personne de glace.

— Vous venez pour déjeuner ? Vous avez réservé ?

— Euh... Oui et non.

— Ah, vous souhaitez déjeuner mais vous n'avez pas réservé ?

— Oui c'est cela. Il vous reste de la place... ?

En posant la question, je me rendis compte qu'il n'y avait qu'un seul client attablé et qu'il devait avoir terminé son repas car il somnolait au-dessus d'un mug en terre cuite.

— Malheureusement, nous n'acceptons aucun nouveau client sans réservation. Vous comprenez, ce restaurant a une philosophie très particulière, et nous préférons vérifier l'engagement qui vous amène à nous. Nous n'aimons pas trop les curieux qui viennent s'amuser de nos pratiques culinaires.

C'est une secte ou quoi ?

— Je vais être honnête avec vous, je suis journaliste culinaire et tout ce que j'ai pu entendre de votre cuisine ancestrale m'intrigue énormément. N'est-il pas possible de déroger à la règle ? Je ne suis ni un voyeur, ni un ultra techno. Je suis juste un gourmand affamé, de passage dans votre belle région...

— Bon, je vais demander au Chef Kevin s'il accepte de vous faire découvrir sa cuisine. Attendez-moi là.

Je ne pus décrocher mon regard de son déhanché lorsqu'elle s'éloigna vers la porte battante en bois que j'imaginais donner sur la cuisine du Chef Kevin. Elle revint quelques minutes plus tard, affichant un large sourire qui me fit presque oublier ma requête du départ.

— Le Chef accepte de vous nourrir. Mais il souhaite d'abord vous rencontrer. Suivez-moi.

— Avec plaisir...

Il m'attendait dans sa cuisine les bras croisés au-dessus

d'un tablier immaculé, surplombant de haut un plan de travail en bois et un petit piano de cuisson très ancien mais parfaitement entretenu. J'écarquillais les yeux à la découverte de cet homme hors norme. Peu de nos concitoyens sont aujourd'hui taillés comme ce géant de deux mètres aux épaules carrées et à la cage thoracique démesurée. Il exhibait sur ces avant-bras, gros comme des pastèques, des tatouages un peu désuets représentant des ustensiles de cuisine et des produits agricoles. Sa barbe épaisse et sa mine enjouée lui conféraient une aura de douceur et de gentillesse très étonnante, en opposition complète avec sa carrure de guerrier nordique. Et malgré cet air sympathique d'ours en peluche, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il pourrait m'arracher la tête en un seul coup de patte. La voix caverneuse et amicale qui sortit de la bête me confirma qu'il faudrait mesurer mes propos pour éviter de chatouiller l'animal :

— Alors comme ça, vous êtes critique culinaire ? Comme on dit, il n'y a pas de sot métier !

Il conclut sa phrase d'un rire gras.

— Journaliste culinaire... Enfin la nuance est ténue, en effet. Je suis particulièrement intrigué par votre cuisine ancestrale.

— Ah !? Qu'est-ce qui vous intrigue exactement ? Je pratique une cuisine préhistorique mais dans le fond il n'y a rien d'extraordinaire dans les plats que je propose sur ma carte.

— Et bien parlez-moi de votre vision de la cuisine carnivore par exemple, car si j'ai bien compris vous êtes un viandard. C'est un peu désuet comme cuisine, non ?

- Ah bravo... Chassez le naturel et il revient au galop...
- Oui je sais, la viande est plutôt mal perçue dans les milieux gastronomiques : son faible rendement énergétique, son coût exorbitant, son apport en graisse saturée, son impact carbone, le bien-être animal... Bref la liste des arguments négatifs est longue, ce qui en fait un met plutôt indésirable.
- Et malgré cela, vous en proposez à votre carte, c'est étonnant. D'ailleurs vous cuisinez quoi comme viande : naturelle ou artificielle ?
- Quelle question : naturelle bien entendu ! Les premiers steaks de viande fabriqués *in vitro* coûtaient une fortune. Aujourd'hui, c'est quasiment au même prix que la viande naturelle, mais vous verriez la recette, ce n'est pas du joli-joli !
- C'est-à-dire ?
- Disons que ça nécessite quelques ingrédients qui ne sont pas dans le placard à épices : cellules souches, hormones de croissance, sérum de veau fœtal, antibiotiques et fongicides. Ça donne envie, non ?! Alors les arguments des défendeurs de la viande *in vitro* vous diront qu'aucun animal n'a souffert et que sa production est vertueuse pour l'environnement. Ce n'est qu'à moitié vrai : la production en laboratoire consomme moins d'énergie et moins d'eau que l'élevage, mais à l'inverse il produit sept fois plus de dioxyde de carbone ! Pour l'instant ça n'a pas d'impact car ça reste marginal, mais si la consommation se développe, le résultat écologique serait catastrophique !
- Ok pas d'artificielle alors. Et la viande végétale ?
- Non mais laissez-moi rigoler ! Vous n'entendez pas

la contradiction contenue dans votre question ?

— Humm... ?

— La viande... Végétale... Bon ok, dans l'idée pourquoi pas : pas de tueries ou pas de souffrance animale, et cette fois-ci nous sommes bien sur une production décarbonée. Par contre d'un point de vue nutritionnel ce n'est pas vraiment top ! Pour faire illusion, question goût et texture, ces aliments sont ultra transformés et bourrés d'additifs ! Et oui, sinon ça reste du légume !

— Ok, c'est quoi la solution selon vous alors ?

— La vraie viande ! Mais en petite quantité, comme le faisaient nos ancêtres. Vous savez ils ne se baffraient pas de viande matin, midi et soir, c'était uniquement pour de grandes occasions.

— Ok, du coup, je ne peux pas commander la viande qui est sur votre carte alors ?

— Tout ce que je cuisine, c'est de l'ultra frais qui vient de la forêt. Pour manger de la viande, c'est marqué sur la carte, il faut en commander trois semaines à l'avance et il ne suffit pas d'avoir l'argent pour se la payer, il me faut une bonne raison avec un garant moral !

— Le client doit montrer patte blanche pour venir croquer de l'agneau quoi... ! Et pour le cru, c'est quoi l'explication ?

— C'est pour conserver toutes les caractéristiques nutritionnelles, et en plus, le cru ça a plus de goût. Enfin là c'est très subjectif.

— Bon, tant pis pour la viande ; qu'est-ce que vous me proposez à manger alors ?

— Vu que vous n'avez pas réservé, nous allons le découvrir ensemble dans le jardin, mais j'ai déjà

ma petite idée...

Il se dirigea vers la sortie de sa cuisine, s'équipa de bottes en caoutchouc et me fit signe de le suivre. Je me retrouvais donc cinq minutes plus tard avec mes petites chaussures en toile dans un jardin boueux qui me parut de prime abord très chaotique. Le chef dut apercevoir ma mine dubitative car il se lança tout de suite dans une explication potagère :

— Je laisse toutes les plantes créer leur écosystème sans trop intervenir. Ce qu'on appelle mauvaise herbe est parfois bien utile. Du coup, ça peut sembler désorganisé mais aux yeux de la nature c'est le contraire. Cet équilibre subtil me permet d'ailleurs d'avoir un super rendement à la parcelle !

— Étonnant !

— Alors qu'est-ce qu'on va cuisiner... Ah, ça y est, j'ai trouvé ! Passez-moi le panier... Ce sera une assiette verte ! Voici les premières pousses d'épinard, elles sont fondantes, n'ont aucune amertume et se marieront parfaitement avec ces asperges vertes et cette roquette.

Le chef ne préleva que ce dont il avait besoin pour mon assiette, puis nous retournâmes en cuisine. Je dus me mettre en chaussettes pour ne pas salir.

— Et maintenant prenez ce tablier, vous allez m'aider. Installez-vous sur ce plan de travail, vous allez faire le pesto de roquette.

A bout de bras il me tendit avec aisance un mortier en pierre que je faillis faire tomber, surpris par le poids.

— Vous savez si je suis journaliste culinaire, c'est que je ne sais pas cuisiner... Comment fait-on pour réaliser un pesto ?

— Vous déposez dans le mortier les ingrédients suivants : roquette bien lavée, feuilles de basilic, parmesan râpé, pignons de pin, sel, poivre, ail. Vous commencez à écraser le tout avec le pilon, puis vous versez petit à petit l'huile d'olive tout en tournant le pilon. Vous arrêtez de verser lorsque la texture est proche d'une vinaigrette. Pendant ce temps, je vais laver les pousses d'épinard et les asperges.

Ensuite, il fit blanchir quelques minutes les asperges dans une casserole d'eau salée, puis il les trancha très finement dans la longueur à l'aide d'une mandoline. Il dressa mon plat dans une grande assiette creuse en terre cuite, tout en m'expliquant les bienfaits de ces ingrédients.

— L'asperge fait partie, comme l'épinard d'ailleurs, des super aliments : elle est riche en nutriments, en vitamines, en antioxydants, en protéines... Bref elle est à plein de niveaux très bonne pour la santé : elle aide à nettoyer les reins, elle est un apport de fibres qui aide au transit intestinal et elle est bonne pour la mémoire.

Très concentré, il termina dans un mutisme presque religieux le dressage de l'assiette avec quelques copeaux de parmesan et des éclats de noix qu'il venait de casser à mains nues et enfin il fit couler un filet de pesto de roquette en zig zag sur tout le plat. Il appela la serveuse, lui tendit le plat avec un verre d'Oberlin et une grosse tartine de pain de campagne qu'il venait de couper.

— Bon appétit.

La serveuse, toujours aussi charmante, m'installa à une table en bois massif pour déguster mon plat. Le tabouret était dur comme la pierre et tous les couverts

semblaient sortis d'une boutique d'antiquité. Je dégustais avec appétit ce très beau et surtout délicieux plat végétal aux différentes nuances de vert. Tout le succès du cru se trouvait dans le contraste et l'équilibre du plat : le croquant de l'asperge et des noix était contrebalancé par la douceur des pousses d'épinard et l'onctuosité du pesto. Les notes aromatiques puissantes et amères de la roquette se mariaient parfaitement avec la rondeur de l'asperge et de l'huile d'olive. Tous les goûts étaient décuplés par l'absence de cuisson et par la fraîcheur des légumes juste cueillis. J'étais transporté de bonheur par ce plat pourtant simple mais très riche. C'est à ce moment précis de béatitude que la serveuse m'apparut tel un ange :

— Comment souhaitez-vous régler ?

— Je peux payer en nature...

Je venais d'énoncer à voix haute ce que j'aurais dû penser tout bas. Sentant le rouge me monter aux joues, j'espérais un instant ne pas avoir été entendu ou tout du moins mal compris ; la réponse fut encore plus déroutante...

— Mais bien sûr, c'est notre monnaie d'échange préférée ! Face à ma mine gênée et circonspecte, elle compléta sa réponse :

— Le paiement en nature correspond pour nous au temps-crédit validé par la commission mondiale. Nous avons un tableau d'équivalence temporelle du journal officiel grâce auquel, pour faire simple, vous travaillez pour nous le même temps qu'il a fallu pour réaliser votre repas, coût des matières compris. Et dans notre établissement, ça se traduit par du temps de jardinage. C'est bien à ce mode de

paiement que vous pensiez, n'est-ce pas... ?
Elle esquissa un sourire malicieux sans équivoque sur la compréhension de ma proposition tendancieuse.
— Bien entendu ! Par contre, est-ce que je pourrais vous emprunter des bottes s'il vous plaît ?
En bêchant cette petite parcelle destinée aux jeunes pousses à venir, je repensais au précepte développé par le Chef Kevin quelques instants plus tôt et je me surpris à reconsidérer ma vision manichéenne de l'alimentation carnée. Contre toute attente, cette cuisine d'un autre temps m'avait réconcilié avec la viande.

RÉVOLUTION PERMANENTE

LOIC BUCZKOWICZ

« Mal au cul ! » C'était la pensée qui accaparait l'esprit mono-tâche de Gordo l'Espinasse. Pour être tout à fait exact, son postérieur le démangeait atrocement. Cela lui était arrivé un peu plus tôt, alors qu'il était sur le point de fondre sur une proie de choix, un jeune quatre-pattes-courant qui s'était enfin arrêté pour brouter dans une clairière. Gordo, qui pistait l'animal depuis de longues heures, s'était hissé jusqu'à la fourche d'un arbre en surplomb. Pour masquer son odeur, il avait pris soin de s'enduire le corps de boue et de bien rester face au vent comme le lui avaient enseigné les aînés en chasse de sa troupe-famille. Quand il se sentit prêt, bien campé sur ses appuis, il leva haut son épieu, prêt à bondir. Seulement voilà, alors qu'il venait d'écartier son pied, il sentit l'humidité baveuse d'une limace dont la présence lui avait échappé. La surprise et le dégoût eurent raison de son équilibre. Le saut précis et mortel que le chasseur avait en tête prit la forme d'une chute lamentable. Le jeune chasseur atterrit sur son séant au beau milieu d'un buisson hérissé de feuilles dentelées. L'Espinasse se releva vivement, aiguillonné par la vive douleur provoquée par le contact des plantes urticantes. Gordo regarda autour de lui, en quête de sa proie mais cet espoir était vain. Il le savait. L'animal était maintenant définitivement hors d'atteinte. Il ne lui restait plus maintenant que la déception d'avoir échoué et une cuisante sensation à l'arrière-train. En ce qui concernait cette dernière, il savait comment s'y prendre pour en venir à bout. Par chance, le remède était presque à portée de main. La clairière où il se tenait regorgeait de mousse. Seulement, il ne reconnut pas celles que les anciens-qui-soignent utilisaient. Il

se souvint alors que les bonnes mousses poussaient toujours à l'ombre des rochers et la clairière en était dépourvue. En jetant un regard alentour, le jeune chasseur découvrit à travers le couvert végétal un éperon rocheux. Comme la douleur ne passait pas, il prit la décision d'aller y chercher le précieux remède. La marche et la brève ascension qui suivit ne lui causèrent guère de difficulté. Arrivé au sommet du rocher, il fut à la fois impressionné et effrayé par le panorama qui s'offrait à lui. De là où il se trouvait, il dominait toute la forêt, le monde qui l'avait vu naître et grandir, mais il en voyait aussi les limites. Elles étaient très proches. Sa longue traque l'avait entraîné beaucoup plus loin qu'il ne l'aurait cru, et voulu. Il ne serait pas de retour au camp avant la nuit. Il était tout proche des terres sans arbres. Il fallait les éviter à tout prix. D'après ce que lui avaient enseigné ses pères-mères depuis qu'il était en âge de comprendre, c'était le domaine des autres deux-pattes. Des êtres dangereux et puissants. Gordo ne savait pas s'ils existaient vraiment, mais dans le doute, il lui semblait préférable de garder ses distances. De toute manière, il n'avait aucune envie de se rendre dans un endroit si nu, sans abri ni ombre. Les démangeaisons le tourmentaient un peu moins mais Gordo décida tout de même d'aller cueillir les mousses. Il se rendit sur le versant ombragé du rocher où il trouva aisément ce qu'il convoitait. Il ôta son pagne de peau et commença à appliquer la mousse humide sur son fessier endolori. Il s'arrêta tout net quand il entendit un bruit que jamais il n'avait entendu.

C'était assourdissant, comme le rugissement irréel d'une bête gigantesque et féroce. Cela venait du ciel. Son cœur

battait à tout rompre, il suait à grosses gouttes alors qu'il ne faisait même pas chaud. Malgré la peur, il leva les yeux. Il vit alors dans le ciel une traînée rougeoyante pareille à du feu qui descendait vers la terre. Il y eut ensuite un grand « boum » qui fit instinctivement rentrer à Gordo sa tête dans les épaules. Sans qu'il ne pût l'expliquer, alors qu'il aurait dû retourner trouver la sécurité des sous-bois, il remonta au sommet du rocher. De ce poste d'observation, il constata un changement notable dans le paysage. Sur les terres nues, tout à la limite de sa forêt, un cratère large comme dix chênes éventrait la lande. Au creux de celui-ci, quelque chose brillait. Gordo, sans savoir pourquoi, se mit à courir en direction du mystérieux objet, à toute allure, toujours entièrement nu.

— Foutre-Gast !

Le juron égratigna à peine le calme de la lande déserte. Mais Marie-Sha qui venait de le prononcer, se sentait comme un volcan sur le point d'entrer en éruption.

— Boudufuck ! Je les avais laissés là quand on a quitté ce fichu bouzin de marais puant !

L'adolescente désignait d'un bras nerveux le sol au pied de la banquette avant de la charrette. Sur ce, elle bondit comme un chat à l'avant du véhicule. De là, elle entreprit frénétiquement de fouiller à quatre pattes, la tête en avant, le dessous du siège en jetant derrière elle tout ce qui y était rangé, tel un animal fouisseur enragé. Il en fut ainsi jusqu'à ce qu'elle tombe nez à nez avec un fatras de dessous masculins exhalant des relents de sueur et d'autres odeurs dont elle n'osait déterminer la

nature. Elle rugit le nom du coupable : « GRIFFOON ! » À cent mètres de là, la puissance de ce cri suraigu tira Angèl d'un état proche de la transe contemplative. Iel y était plongé·e depuis qu'iel avait entrepris, caméra au poing, de capter la majesté de la forêt primaire voisine. Le règne animal ne fut pas épargné non plus par ce soudain raffut car Gwen, la vieille mule communale attelée à la charrette, releva la tête alors qu'elle était en train de brouter placidement quelque épineux. Quant à l'intéressé, douillettement avachi sur la banquette arrière pour prendre le soleil tout en gratouillant sa mandoline, il releva avec lenteur son chapeau de paille pour répondre d'une voix volontairement traînante à l'invective de Marie-Sha :

— On dirait que tu as trouvé mon linge sale.

Pour toute réponse, la jeune fille lui jeta un regard assassin. Cela n'effraya pas particulièrement Griffon qui se permit même de pousser un peu plus loin la taquinerie :

— Au fait, quand tu parlais de « fichu bouzin de marais puant », tu voulais sûrement parler de « la zone humide qui accueille une biodiversité d'une richesse exceptionnelle », la reprit Griffon avec une voix excessivement haut perchée.

Il imitait, comme il en avait l'habitude, et de manière assez convaincante, Carlotta, leur adulte-ressource. Il n'y avait là aucune méchanceté chez Griffon vis à vis de celle qui les avait accompagnés à planifier leur voyage autonome dans les marges. L'enseignante était même parvenue à les remotiver alors qu'ils avaient tous trois été fort déçus par le tirage au sort de leur destination. Ils auraient préféré être envoyés sur le

littoral plutôt que d'arpenter la morne platitude des landes de l'ouest. Donc, si Griffon brocardait le parler livresque de Carlotta, c'était avant tout pour dérider son amie. La plaisanterie avait atteint son but car elle arracha un demi-sourire à Marie-Sha qui se radoucit :

— Je suis désolée de m'être un peu énervée. Mais bon c'est vrai, tu pourrais ranger un peu. Ça fait huit jours qu'on se balade dans le Mollison-Holmgren et il nous reste encore une semaine de voyage avant de rentrer à Fortikeco. On passe plutôt un bon moment tous les trois et j'ai envie que ça continue.

— Ok, je ferai gaffe, promit sincèrement le jeune homme.

— Heureusement que mon projet audiovisuel ne nécessite pas de prise de son directe, sinon j'aurais un magnifique cri de fauve femelle dans mon film.

À ces mots, Marie-Sha rougit de confusion. C'était ceux d'Angèle qui avait fini par les rejoindre. Considérant avec perplexité les affaires éparpillées par Marie-Sha tout autour de la charrette, iel interrogea ses deux camarades :

— Sinon, vous pouvez me dire ce qui se passe ici au juste ?

— Oh c'est rien, c'est juste Marie-Sha qui a égaré ses jouets.

— Mes « échantillons », corrigea celle-ci d'un ton glacial. Angèle l'incita du regard à préciser ses propos :

— Des macrophytes. J'en ai prélevé tout un tas quand on était dans le marais.

— Des quoi ? interrogea Griffon qui était peu férus de sciences naturelles.

— Des plantes ! lui répondirent en chœur Marie-Sha et Angèle.

— Je voulais les joindre à mon rapport car ce sont

d'excellents bioindicateurs. Ils nous renseignent sur la santé écologique du marais. C'est mon projet personnel de voyage et je veux pouvoir le transmettre à la commission communale de veille biologique, à notre retour.

— Ah ben, si c'est pour la bonne cause...

Ayant dit cela, Griffon entreprit de se lever pour chercher les échantillons. Il n'eut pas le loisir d'investiguer bien longtemps car, à peine avait-il commencé, qu'il fut à nouveau l'objet du courroux de Marie-Sha :

— Non mais Griffon, tu le fais exprès ou quoi ? C'est pas possible d'être aussi naze !

— Quoi encore ?

— Ben regarde ! lâcha l'adolescente en pointant la banquette arrière d'un doigt fébrile.

Griffon regarda. Là où il s'était tenu avachi des heures durant, deux grands sacs en lin passablement aplatis n'annonçaient rien de bon pour le jeune homme. Pourtant, sûrement dans un accès d'inconscience, il crut bon d'ajouter :

— Non mais, si tu m'avais dit aussi que tu cherchais des sacs...

La réponse fut aussi immédiate qu'implacable. Un déluge d'insultes et d'objets de diverses natures se déversa sur l'adolescent avec une telle frénésie qu'il fut contraint de sauter à bas de la charrette en catastrophe. Il en perdit une de ses sandales mais ne s'arrêta pas pour autant. Marie-Sha s'était lancée à sa poursuite, armée d'un chasse-mouches. Griffon continuait de courir comme il le pouvait à travers la lande avec un seul pied chaussé. Cet handicap eut vite raison de son avance. Bientôt Marie-Sha fut sur lui. Alors qu'il s'était retourné

pour entrevoir sa poursuivante, il buta sur une motte de terre et ce fut la chute. L'instant d'après, l'adolescente était à califourchon sur lui et le fouettait à coups de chasse-mouches tout en l'insultant copieusement :

— Foutre gast de crotte, de chiasse, de bouse, à la merde chiée d'un étron pourri !

Griffon fut frappé par la longueur et l'inventivité de ce juron à l'improbable redondance scatologique. Cette réflexion l'amusa et l'aida à endurer le supplice du chasse-mouche. C'était d'autant plus supportable que son amie le frappait plus par jeu que pour véritablement lui faire mal. Celle-ci ne tarda pas à rire aux éclats en proclamant sa victoire sur l'infortuné Griffon. Il laissait faire de bonne grâce car c'était signe que l'orage était passé.

— Hé ! Hé ! C'est moi la plus forte, on dirait ! Môssieur le lutteur ! plastronnait encore gaiement Marie-Sha quand Griffon mit fin à la plaisanterie, sans doute lassé de sentir les herbes râches de la lande imprimer leur marque sur son dos nu. La jeune fille avait beau être d'apparence menue, elle pesait tout de même son poids. D'un mouvement rapide, il renversa Marie-Sha avec une facilité déconcertante mais sans une once de brutalité. Cela n'avait rien d'une prouesse car Griffon pratiquait assidûment diverses formes de lutte. Les rôles à présent inversés, sa position de captive n'empêchait pas Marie-Sha de chambrer le jeune homme d'un air goguenard :

— Tu te crois le plus fort parce que t'es tout plein de gros muscles, espèce de vestige moi si du patriarcat !

— Et moi, je dis que quelqu'un a encore besoin d'assister à quelques cours de gestion émotionnelle.

— Peuh !

— En attendant, tant pis, il te faut un traitement de choc, acheva-t-il avant de se mettre à la chatouiller. L'effet fut immédiat. Marie-Sha fut prise d'un rire qui semblait parti pour durer mille ans. Devant le spectacle de ce visage lumineux parsemé de tâches de rousseur, à dix centimètres du sien, Griffon fut tenté de l'embrasser. Cela n'aurait pas été une première. C'était déjà arrivé plusieurs fois pendant leur voyage aux marges du Mollison-Holmgren. Cela ne voulait pas dire pour autant qu'ils formaient un couple. Après tout, il s'était aussi passé des trucs entre elle et Angèle. Au moment où le jeune homme se décida à agir, il ne put aller plus avant dans la concrétisation de son désir car son amie, telle une anguille, se dégagea de son étreinte pour se lever d'un bond en s'écriant :

— Griff, regarde ! Qu'est-ce que c'est que ce truc-là ?

Comme elle désignait le ciel, Griffon leva les yeux. Il fut sidéré par le spectacle de la traînée rougeoyante laissée par l'objet céleste en train de pénétrer dans l'atmosphère. Sans se concerter, les deux adolescent·es repartirent en courant vers la charrette. Ils y rejoignirent Angèle qui n'avait pas bougé. Iel aussi avait remarqué le phénomène car sa caméra était braquée vers le ciel. Cependant, l'artiste n'eut guère le temps de capter plus de quelques secondes du spectacle. Dans un fracas terrible, ce fut l'impact. Il fut suivi d'une onde de choc qui donna aux jeunes gens l'impression que le sol se dérobait sous leurs pieds. C'est alors que Gwen, leur mule, poussa un hennissement de terreur avant de s'emballer et de partir en trombe à travers la lande, la charrette à sa suite. Les trois jeunes voyageurs, que la secousse

avaient jetés à terre, étaient trop sonnés pour faire autre chose que d'assister, impuissants, à la disparition de leur unique moyen de locomotion. Ils mirent un bon moment pour se relever.

Griffon prit la parole le premier :

— Foutreguerre ! Vous avez une idée de ce qui vient de se passer ?

— On dirait qu'un truc est tombé du ciel, répondit simplement Angèle.

— Sans blague, répondit Griffon, qui tenait ce fait pour évident. Il se tourna alors vers son autre camarade en quête d'une explication plus précise. Celle-ci, ravie de s'exprimer sur un sujet qu'elle maîtrisait, s'empressa de répondre :

— Le plus probable, c'est qu'on ait assisté à la chute d'une météorite. Une grosse, car les petites sont pulvérisées lors de leur rentrée dans l'atmosphère.

— Et si c'est pas ça ? interrogea Angèle.

— Pourquoi cela ne le serait-il pas ? répliqua Marie-Sha étonnée par cette question.

— Regarde, fit Griffon en désignant derrière elle un panache de fumée d'un noir profond qui s'élevait vers le ciel.

— Hé bien, ça peut s'expliquer par le fait que la météorite, ayant atteint des températures très élevées, ait pu embraser la végétation environnante, tenta d'expliquer Marie-Sha.

Angèle eut une moue dubitative avant de déclarer :

— J'ai déjà vu des feux de broussailles quand je faisais le service commun avec mes pères, en prévention incendie. La fumée ne ressemblait pas à ça. Là, c'est noir comme un feu de maison, ou d'usine.

— Moi, je peux pas dire ce que c'est, mais je fais confiance à Angèl. De toute façon, quoi qu'il soit tombé, on devrait aller voir, finit par suggérer Griffon.

Angèl opina du chef pour marquer son assentiment.

— Vous êtes sûrs ? questionna Marie-Sha, peu rassurée à l'idée d'aller au devant d'un possible danger.

Ce fut Angèl qui lui répondit :

— On est en été. Si le vent se lève et que ça se propage, je vous raconte pas... On est tout près de la forêt primaire, par dessus le marché. À mon avis, il faut absolument se rendre sur place pour évaluer la situation et prévenir, si nécessaire, les adultes à Fortikeco.

Face à cet enjeu de taille, les deux autres voyageurs se rangèrent sans hésiter à l'avis de leur ami·e.

— Il reste quand même un problème. On ne peut avertir personne. On a plus de radio, Gwen s'est tirée avec, fit observer Griffon.

— Non, mais on a ça, fit Angèl en sortant de son sac à dos une trousse de secours qu'iel avait emportée lorsqu'iel était parti·e filmer la forêt primaire. La trousse comprenait un ordi-medic, des ustensiles et quelques médicaments. Mais surtout, fixée au boîtier de l'ordi-medic, il y avait une balise de détresse.

Pragmatique, Marie-Sha exposa un plan d'action :

— Parfait, on aura qu'à activer la balise. De toute manière, on sera bien obligé·es car on va dépasser l'horaire de notre point radio dans un peu moins de deux heures. Il faudra bien qu'on donne signe de vie. Alors autant le faire de là-bas, comme ça, on fera d'une pierre deux coups ».

D'un hochement de tête, Angèl et Griffon validèrent

l'idée. Ensuite, ils firent l'inventaire de ce qu'ils pouvaient récupérer parmi les affaires jetées par Marie-Sha lors de sa fouille de la charrette. Leur butin se révéla bien mince : une gourde presque vide, un sac de fruits secs et quelques vêtements pour se couvrir. Ils emballèrent le tout et partirent.

Ils marchèrent à travers la lande avec le panache de fumée en point de mire. Cela leur prit moins d'une heure pour atteindre le site de l'impact, une cuvette naturelle défigurée par un immense cratère. De là où ils étaient, ils avaient une vue parfaite sur l'objet. Ils durent se rendre à l'évidence, ce n'était pas un caillou qui était tombé là. Ce qu'ils contemplaient avait une forme allongée. On aurait dit une goutte d'eau de la taille de deux ou trois maisons. À l'une des extrémités de sa surface lisse à la fois sombre et brillante, un trou béant vomissait de la fumée noire. Sans consulter personne, Marie-Sha, dont la curiosité avait supplanté l'appréhension, se précipita vers le fond du cratère à toutes jambes. Ses compagnons, n'ayant d'autre choix que de la suivre, lui emboîtèrent le pas, tout droit vers l'inconnu.

Gordo L'Espinasse, lui, était déjà là, de l'autre côté de l'objet. Depuis qu'il avait accouru dans cet immense trou, poussé par un je ne sais quoi plus fort que sa trouille atavique de tout ce qui se trouvait hors de ses bois, ses pauvres méninges s'échintaient à comprendre le mystère tombé du ciel. Il avait d'abord tenté d'en toucher la surface du plat de la main, avec précaution, sans la coller. Bien lui en avait pris car il se dégageait une chaleur intense de la paroi noire. Il retira immé-

diatement sa main. Ramassant une branche cassée qui traînait là, il donna de petits coups de sonde. C'était dur mais ce n'était fait ni de pierre ni de bois. Perplexe, il s'assit au pied de la pente du cratère pour réfléchir. En écoutant attentivement, Gordo perçut tout un tas de sons étranges comme des gargouillis, des grincements, qui se mêlaient à une sorte de ronronnement continu. L'objet n'était pas inerte comme une pierre mais il en avait la dureté. Il n'avait pas l'air vivant non plus. Tout cela intriguait tant Gordo qu'il voulut savoir ce qu'il y avait dedans. Comme il avait laissé son épieu avec son pagne près du rocher dans la forêt, il était dépourvu d'outils. Cependant, le cratère regorgeait de pierres. Sans se lever, car il commençait à être fourbu, il en saisit une, grosse comme sa tête, et la lança de toutes ses forces contre la paroi noire. D'abord il ne se passa rien, puis il y eut comme une vibration. Juste après, surgit une sorte de branche dont l'extrémité, plus épaisse, était semblable à un bec. La forme évoqua fort logiquement à Gordo une tête d'oiseau, un peu comme celles des longs couss-pattes fines qui font escale sur les étangs durant la saison des feuilles rouges. L'étrange créature, ancrée à la paroi, inclina sa tête qui pivota comme pour regarder autour d'elle. Elle s'arrêta sur la silhouette massive de L'Espinasse. A l'extrémité du «bec», apparut une petite lumière qui projeta un point rouge sur le bras de Gordo. Voyant cela, le chasseur aiguillonné par quelque peur instinctive et primitive, roula prestement sur le côté. Au même moment, deux traits couleurs de flamme jaillirent coup sur coup de la chose en forme d'oiseau, creusant un trou fumant à l'endroit où Gordo se tenait une fraction de seconde

plus tôt. Le point rouge se déplaça à nouveau, traquant sa cible qui se mit à détaler sans demander son reste.
— Aïe ! Aïe ! Ouille ! Ouille ! laissa échapper Gordo, dont la course effrénée sur un sol infesté de cailloux acérés mettait ses pieds au supplice.

Il maintint son allure malgré tout, car si le monstre ne le poursuivait pas, il vomissait toujours ses lances de feu, faisant jaillir des gerbes de terre à la suite de chacun de ses pas. Si, pour l'instant, il parvenait à tenir la cadence, il lui faudrait au plus vite se tirer de ce guêpier s'il voulait en réchapper. Gravir la pente du cratère le ralentirait et ferait de lui une cible facile. Sa seule chance était d'atteindre le bout du cratère pour se mettre hors de portée des tirs en passant de l'autre côté de la chose venue du ciel. Il ne lui restait qu'une chose à faire, continuer à courir en zigzag en imaginant qu'en fait de projectiles mortels, il était la cible des pommes de pin que lui lançaient ses frères et sœurs quand ils étaient petits.

— Pétrole de pétrole ! Marie-Sha ! T'aurais pu nous attendre ! T'as perdu la tête ou quoi ?

Marie-Sha ignora les reproches de Griffon auxquels, par un regard courroucé, Angèl souscrivait iel aussi. La jeune fille fit étalage de ses premières déductions sur le ton empli de l'exaltation qui sied aux grandes découvertes :

— Vous vous rendez compte que ce truc est en métal. Cela veut dire que quelqu'un l'a fabriqué ! Et pour couronner le tout, c'est tombé du ciel ! Que dis-je, de l'espace !

- C'est vrai, ça me fait penser aux machins que les hommes d'avant les Changements faisaient voler. Des avions, fit Angèle d'un coup moins remonté·e car Marie-Sha avait piqué sa curiosité.
- Non, les avions avaient des ailes pour voler dans l'atmosphère. Cette chose n'en a pas. C'est fait pour voyager dans l'espace. Les gens d'avant en avaient aussi, ceci dit. La seule chose dont je suis sûre, c'est que ce truc est d'origine extraterrestre.
- Tu veux parler d'aliens comme ceux des vieux films ? interrogea Griffon, excité à cette idée.
- Bonne question. Pour le savoir, il va falloir trouver un moyen d'entrer.
- Non mais ça va p...

Une série de “ Aïe ! Aïe ! Ouille ! Ouille ! ” retentissants coupa net Griffon. Tout comme ses deux ami·es, il se retourna vivement.

Gordo, qui avait mis du temps avant de s'apercevoir que l'étrange oiseau n'en avait plus après lui, courait encore quand un nouvel imprévu survint sous la forme de trois deux-pattes. Il pila.

— Ne bougez surtout pas ! intima Angèle le plus calmement possible face à la créature qui venait de débouler.

Ses compagnons s'exécutèrent. Un silence pesant tomba sur le cratère. Devant eux se tenait, immobile, le corps massif d'un individu de près de deux mètres, tout en muscle, au front bas et à la mâchoire proéminente. Le colosse était glabre mais doté d'une chevelure abondante faite de cheveux bruns et sales. Il les observait tout comme ils le dévisageaient.

Griffon avait beau être conscient du danger, il était

avant tout abasourdi par le caractère extraordinaire de cette rencontre. Ils avaient face à eux une page d'histoire, de celles qui fascinaient tous les élèves, même les moins attentifs comme lui. Le jeune homme avait juste en face de lui un représentant d'une espèce qu'aucun humain n'avait approché depuis des siècles. Ils vivaient sur les terres rendues à la nature lors de la mise en place des Mollison-Holmgren et n'en sortaient jamais. Les rares images qu'en avaient vu les trois adolescents provenaient des photos aériennes prises par les dirigeables qui surveillaient à distance le développement des forêts primaires. Ces êtres étaient des chimères au sens biologique du terme, créés par les hommes d'avant les Changements pour nettoyer des sites irradiés. Ils étaient donc à la fois forts et résistants, bien que leur intelligence ainsi que leur espérance de vie eussent été bridées.

Le silence n'avait pas duré plus de quelques secondes. Cependant, il avait paru interminable à Griffon. Il fut soulagé quand Angèle le rompit à mi-voix :

— Je le crois pas, c'est un postécanthrope !

On appelait ces créatures ainsi car leur design génétique s'inspirait des hominidés préhistoriques bien qu'ils n'en aient aucun des gènes.

— C'est un mâle, ajouta doctement Marie-Sha, moins pour se donner une contenance que pour tromper sa peur.

Face à l'énorme évidence qu'aucun pagne ne cachait plus depuis longtemps, ses camarades ne songèrent pas à la contredire. Gordo, malgré les clichés qui couraient sur ses semblables chez certains humains des Mollison-Holmgren, n'ignorait pas la pudeur. Il piqua un énorme

fard en voyant ce vers quoi convergeaient les regards des trois étrangers. Il y plaqua ses mains.

Marie-Sha jugea qu'il était temps de passer à autre chose. Elle inclina la tête, se désigna d'une main sur la poitrine et se présenta en donnant, fait rarissime, son prénom en entier :

— Marie-Shanti.

Ses compagnons se présentèrent de la même manière.

— Gordo, leur répondit le postécanthrope d'une voix très gutturale mais intelligible.

Marie-Sha lui tendit un paréo qu'elle avait récupéré au pied de la charrette. Gordo s'en ceignit la taille et la remercia d'un hochement de tête. La gratitude de Gordo était sincère. L'attitude des deux-pattes à son égard était très correcte. Les mises en garde des anciens à leur égard s'en trouvaient mises en sourdine. Cependant, le danger que représentait la chose venue du ciel faisait qu'il ressentait le besoin pressant de s'en retourner dans sa forêt. Néanmoins, même s'il devait rentrer au plus vite prévenir les siens, ceux qu'il avait en face de lui étaient des êtres vivants comme lui. Il se devait donc de les avertir avant de s'en aller :

— Danger ! Petits deux-pattes partir ! Gordo partir aussi ! Comme pour appuyer ses mises en garde, un trait de feu vint pulvériser le sol à leurs pieds sur près de vingt centimètres de diamètre. Les trois jeunes se jetèrent à terre. Seul Gordo, tétanisé, restait debout. Le coup était parti du vaisseau. Il en sortit une créature à la silhouette humanoïde, casquée, entièrement recouverte de plaques de métal gris sombre. Aucun des trois jeunes gens n'auraient vraiment su dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une machine. Pour le moment, peu leur

importait. Leurs yeux étaient rivés sur un bras tendu brandissant un rectangle noir dont l'extrémité encore fumante projetait un point rouge sur le front de Gordo. Même s'ils n'en avaient jamais vu, ils comprirent de quoi il s'agissait, un objet proscrit, un objet de mort, une arme du passé. Griffon était terrorisé, mais la vue de cette horreur sur le point de prendre une vie sans aucune raison apparente, l'ulcérerait à un point tel qu'il en oublierait tout le reste, y compris sa propre sécurité. Profitant de ce que l'assaillant lui tournait le dos, il s'élança d'un bond, les jambes en avant, avec la vélocité du lutteur accompli qu'il était. Visant le creux du genou de son adversaire, il exécuta une rasteira, un mouvement de balayage issu de la capoeira. Le coup pourtant puissant et parfaitement exécuté fut bloqué net comme par un mur. La douleur arracha un cri à l'adolescent. L'étranger se retourna alors et braqua son arme sur Griffon dont le visage se crispa. Ce dernier ferma les yeux en prévision du pire. Un grand fracas et des hurlements bestiaux les lui firent rouvrir. Gordo se tenait à présent à califourchon sur l'être venu du ciel qui gisait au sol. Le postécanthrope avait dû saisir sa chance quand leur assaillant tenait Griffon en joue. Un déluge de coup de poings d'une violence inouïe martelait la tête de leur agresseur, à tel point que le casque se fendit. Une voix en sortit : « Alerte ! Intégrité physique compromise - enclenchement soins d'urgence - protocole de défense code delta requis ». Angèle et Marie-Sha qui s'étaient approchées comprirent l'essentiel du message, pourtant exprimé en anglais d'avant. Sans se concerter, elles les ceinturèrent Gordo afin de mettre un terme au massacre en cours. Cela fut d'abord sans effet tant le

colosse déchargeait, en hurlant, une rage mêlée de peur. Marie-Sha se releva et vint se planter devant Gordo. Elle posa son front contre le sien et lui dit d'une voix à la fois ferme et pleine d'une infinie douceur :

— C'est vivant, on ne tue pas.

Elle répéta cette phrase à deux reprises. Gordo, qui lui aussi observait des préceptes analogues, sauf pour la chasse, recouvra peu à peu son calme. Il cessa de frapper. Marie-Sha dégagea la visière fendue du casque pour dévoiler le visage d'un jeune homme blond à peine plus âgé qu'elle. Il était inconscient. La voix qui continuait de s'exprimer en boucle était en fait celle d'une machine intégrée à sa tenue. Elle n'annonçait rien de bon.

Quatre engins semblables à celui qui avait déjà essayé d'abattre Gordo jaillirent de la paroi de l'astronef et les mirent en joue. Ils émirent un déclic sinistre, en prélude à la mise à mort.

— Vite ! Aidez-moi à le relever ! Ils ne tireront pas sur l'un des leurs ! cria Marie-Sha tout en saisissant le corps de l'homme des étoiles par dessous les épaules, sans toutefois parvenir à le faire bouger.

Gordo, qui avait compris ce que voulait l'adolescente, vint lui prêter main forte. Il attrapa l'homme des étoiles dans le dos et le souleva à bout de bras, à la manière d'un bouclier. Il le tint le plus droit possible afin de faire écran entre lui et les oiseaux de mort. Quatre points rouges désignaient déjà leurs cibles. Gordo veilla à bien placer sa tête derrière celle de l'homme des étoiles.

— Angèle ! Griffon ! Par ici ! lança Marie-Sha à ses amis qui vinrent se placer en file indienne derrière elle. Les points rouges s'évanouirent mais il leur restait à gravir la pente du cratère. L'ascension s'avéra pénible,

même pour quelqu'un de la force de Gordo. Il brandissait toujours l'homme venu du ciel, tout en progressant à reculons dans la rocallle. Pour les autres aussi, tenaillé·es par la peur, le dos courbé pour ne pas servir de cible, ce fut une expérience éprouvante. Pendant un temps, il ne se passa rien qui fut de nature à leur nuire. Au fond du cratère, de petites machines s'affairaient sur les flancs du vaisseau, certaines faisant jaillir des gerbes d'étincelles, peut-être pour le réparer songea Marie-Sha. Soudain, arrivés à mi-pente, ils perçurent des vrombissements en provenance du vaisseau. Trois formes compactes s'élevèrent dans le ciel.

— Des drones. Ce sont des machines qui volent. On en a aussi chez nous à Fortikeco, tenta d'expliquer Griffon à un Gordo qui n'y comprit pas grand-chose. Celui-ci maintint son cap sans trop se préoccuper de ce qui les guettait. Pour l'instant, les drones gardaient leurs distances. Angèl en bout de file, assurait la vigie. Lorsque le sommet du versant fut tout proche, iel prévint les autres. Il y avait des décisions à prendre. Jusqu'à présent, ils profitaient de la couverture qu'offraient les nombreux rochers et de la pente qui fermait l'angle de tir. Pour les machines, le risque de toucher l'homme de l'espace était trop grand, même depuis le ciel. Mais là-haut sur la lande, ils seraient à découvert et leur bouclier humain deviendrait un fardeau.

— On pourrait activer la balise de détresse pour demander notre évacuation ? hasarda Angèl.
— Non, sans radio pour faire un rapport, cela risque d'être un massacre. Si on nous envoie un dirigeable, avec ce qu'il y a en bas, c'est tout un équipage qui risque d'y passer, lui fit remarquer Griffon.

Les trois adolescents s'engluaient dans leurs réflexions quand Gordo apporta sa contribution au débat :

— Forêt pas loin, courir et après se cacher.

Sans se détacher des autres, Angèle passa la tête par dessus le rebord du cratère, furtivement, mais assez longtemps pour estimer la distance qui les séparait des bois :

— Il y a deux cent mètres, je dirais.

— Ça se tente, non ? fit Griffon.

Marie-Sha afficha une moue dubitative :

— Et si ça se met à tirer ?

— Courir comme ça, lui conseilla Gordo, mimant un zigzag avec sa main.

Les autres acquiescèrent.

— On a guère le choix de toute manière, fit Marie-Sha résignée.

— Et lui, on en fait quoi ? interrogea griffon en désignant l'étranger.

L'homme demeurait toujours inconscient mais il respirait encore même si sa machine s'était tue.

— On pourrait le laisser. C'est lui qu'ils veulent après tout, dit Angèle.

— Non. Il faut le garder si on peut. Il faut qu'on en sache plus sur lui et ses semblables car une chose est sûre, d'où qu'ils viennent, ils n'ont pas renoncé à la guerre contrairement à...

— Nous, acheva Griffon, la mine sombre.

— Donc, il faut absolument qu'on connaisse leurs intentions. Si ce vaisseau est le seul, ou s'il y en a d'autres...

Elle se tourna vers Gordo :

— Ça m'embête de te demander ça, mais est-ce que tu

serais capable de le porter en courant ?

— Gordo peut mais Gordo veut pas. Homme du ciel, danger.

Marie-Sha comprenait le postécanthrope mais elle se devait d'insister :

— Écoute, avec ce qu'il sait déjà, s'il retrouve les siens, que crois-tu qu'il nous fera à nous, aux tiens ? On a besoin de lui, tu comprends ?

La mine boudeuse, Gordo fit signe que oui. Sans palabrer davantage, il mit le voyageur de l'espace sur son épaule, comme un vulgaire ballot de linge sale. Après avoir jeté un bref regard au ciel lourd de menace, les quatre fuyards gravirent le rebord du cratère et s'élancèrent dans la lande en courant de toutes leurs forces.

Marie-Sha avait les poumons en feu et des crampes partout mais elle était en vie, pas hors de danger mais en vie ; pour le moment. Adossée à l'arbre qui la cachait de la menace encore toute proche, elle reprenait malgré tout son souffle. Depuis la fuite en zigzag sur la lande, tout était allé très vite. D'abord, elle avait couru comme jamais elle ne l'aurait cru possible, regardant droit devant, les sens happés par un maelström d'explosions et de peur. Parvenue à la lisière de la forêt, le couvert protecteur des arbres ne lui apporta qu'un bref réconfort. Les autres étaient hors de vue. Les drones s'étaient posés à la limite des arbres. Des pattes leur étaient sorties des flancs et l'un d'eux l'avait prise en chasse à travers bois. Depuis, elle jouait à cache-cache avec ce monstre froid bardé d'armes. Il n'allait pas tarder à faire nuit mais la chose scrutait toujours implacablement les

bois, ouvrant le feu au moindre mouvement suspect. Le drone était maintenant tout proche. Désesparée, désespérée, Marie-Sha n'entrevit d'autre choix que de se remettre à courir. Cela fit du bruit, trop de bruit. La chose, immédiatement alertée, bondit toutes armes dehors. Mais au moment d'atteindre sa proie, comme fauchée en plein vol, elle tomba lourdement sur le sol dans un bruit de ferraille avant de devenir totalement inerte. Marie-Sha, épuisée et trop heureuse d'être encore en vie pour cogiter sur la raison de ce miracle, se mit à errer dans les bois.

« Par là ! » L'information avait jailli d'un coup dans l'esprit de l'adolescente. C'était comme si quelqu'un d'autre avait pensé directement dans sa tête. La jeune fille s'en trouva un peu déconcertée mais étrangement, elle n'en conçut pas de peur car il s'agissait plus d'un conseil que d'un ordre. Faute de mieux, elle prit la direction indiquée. Se sentant à nouveau en sécurité, elle put admirer la forêt baignée dans la lumière déclinante du crépuscule. L'écologue qu'elle souhaitait devenir était aux anges. Elle parcourut cette forêt tempérée primaire, un modèle du genre, si foisonnante de vie qu'elle ne savait plus où donner de la tête. Tout y était source d'émerveillement pour Marie-Sha : les plantes, les traces d'animaux sauvages, les arbres centenaires aux essences variées... Par jeu, elle tenta d'identifier les espèces présentes mais un trop grand nombre lui était inconnu. À un moment, elle put apercevoir un groupe de chevreuils qui détala à son approche. Marie-Sha était d'autant plus ravie d'arpenter ces lieux qu'elle avait conscience de jouir d'un privilège immense. Des siècles auparavant, afin de soigner la Terre, ses ancêtres

avaient renoncé à ces vastes étendues sauvages. De temps à autres, le mystérieux signal l'orientait. Elle le suivit jusqu'à arriver dans une clairière où brûlait un feu de camp.

Gordo vit arriver Marie-Sha le premier. Délaissant la chaleur du foyer, il se leva pour venir au devant de celle que tous attendaient depuis de longues heures. Arrivé à sa hauteur, il prit délicatement dans ses deux énormes mains les poignets graciles de la jeune fille. Elle le gratifia d'un sourire radieux et le prit dans ses bras. Ils furent rejoints par Angèl et Griffon pour une embrassade collective qui tira des larmes de soulagement à Marie-Sha. Une voix tonitruante et rigolarde qui venait de nulle part mit soudainement fin à ces effusions :

- Ah ! La voilà enfin, notre petite fille perdue des bois !
- Petite fille perdue ? C'est quoi cette phrase de vieux macho ? réagit du tac au tac Marie-Sha qui n'aimait guère qu'un inconnu, invisible de surcroît, se permît ce genre de familiarité à son endroit.
- Tout va bien. C'est un ami, temporisa Angèl.
- Drôle de façon de rendre hommage au phénix des hôtes de ces bois, mademoiselle Marie-Sha ! ironisa pompeusement la voix.
- Vous connaissez mon nom, mais à qui ai-je l'honneur ? lui retourna l'adolescente avec un sourire, amusée par la référence empreinte d'autodérision.

La réponse prit la forme d'une image en trois dimensions surgissant au milieu de la clairière. Elle montrait un homme barbu âgé d'une soixantaine d'années arborant une queue de cheval derrière un front dégarni. Vêtu à

la mode du XXI^{ème} siècle, il portait un pantalon et un T-Shirt à l'effigie d'un personnage jaune avalant un donut qui n'évoqua rien à Marie-Sha.

— Copain-dieu ! s'exclama Gordo.

— Gordo l'Espinasse ! gronda la voix, faussement sévère. Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler comme ça, c'est super gênant. Je me tue à vous dire que je suis juste votre copain.

— Les postécanthropes vous prennent pour un dieu ? demanda Marie-Sha intriguée.

— Je préfère les appeler « Sylvestres ». Mais oui, ils ont tendance à faire ça. Sans doute à cause de ce que je suis et des talents qui vont avec.

— C'est à dire ?

— Ah oui, les présentations. Mon nom complet est Pierre Robic-Letouzet mais appelez-moi Pierrot. Je suis né biologiquement le 11 Avril 2073, il y a près de mille cinq cents ans. Cela fait trois cents ans que j'ai pris ma retraite dans ces bois. Quant à ce que je suis, je suis un uploadé, un ordinateur humain si vous préférez.

La précision était superflue car Marie-Sha et ses amis connaissaient l'existence de ces gens qui, une fois mort physiquement, avaient fait numériser leur conscience durant l'époque pré-Changements. La rumeur disait que, lassés de leur vie virtuelle à rallonge, ils avaient peu à peu disparu. Il fallait croire que non.

— C'est vous qui m'avez guidée dans la forêt tout à l'heure ?

— Oui, c'est exact. La connexion neurale à distance fait partie des quelques gadgets dont je dispose encore. Je m'en suis aussi servi pour envoyer ce cher Gordo

voir ce qui était tombé du ciel. Désolé, mon ami. J'use rarement de ce truc. Mais là, c'était urgent. Comme pour l'IEM que j'ai utilisée pour neutraliser les drones. D'ailleurs, pardon d'avoir tardé, mais tu étais à la limite de mon rayon d'action.

— Merci de l'avoir fait, en tout cas. Sans vous, on ne serait pas là.

— De rien Marie-Sha. Au fait, tu peux me dire « tu », je préfère.

— Comme tu veux. Peux-tu nous dire ce qui se passe ?

— Nous avons affaire à un éclaireur, annonça l'hologramme en désignant l'homme des étoiles qui gisait à terre, encore inconscient.

Je vais tout vous expliquer mais attendez une seconde, fit Pierrot, coupant court à d'éventuelles questions.

Ce que je m'apprête à vous dire doit être impérativement transmis à tous sur cette planète. Il vous en faudra une trace quand vous rentrerez chez vous.

Angèle, tu t'en occupes ?

Iel fit oui de la tête et braqua la caméra qui pendait à son cou en direction de l'hologramme qui se livra à un briefing que tous écoutèrent avec une attention à la hauteur de l'enjeu :

— Les informations que je m'apprête à vous transmettre proviennent de mes bases de données personnelles, mais aussi et surtout, de l'IA intégrée à la combinaison de notre invité. Hackée par mes soins, elle s'est montrée fort bavarde. Pour commencer, comme je l'ai dit tout à l'heure, l'homme qui est étendu là-bas est un éclaireur. Il vient de l'autre bout de la galaxie. C'est un humain comme vous, un descendant de ceux qui ont quitté la Terre pendant ce que

vous appelez l'époque pré-Changements mais que personnellement, je préfère nommer « le grand coup de pied au cul ». Croyez-moi, c'est vraiment l'effet que ça a fait à tout le monde. Ça n'a pas été l'apocalypse mais il s'en est fallu d'un cheveu : le climat déréglé, les écocides, les pandémies à répétition, les guerres... Enfin, vous savez tout ça aussi bien que moi. Tandis que sur terre, les sociétés humaines essayaient enfin de changer les choses pour de bon, d'autres construisaient d'immenses vaisseaux afin de s'embarquer pour un voyage sans retour, dilapidant un peu plus les ressources de notre pauvre planète au passage.

- Ce sont ceux qui se faisaient appeler les Exodians, pas vrai ? intervint Griffon qui se souvenait vaguement d'avoir lu ça dans un livre d'histoire.
- C'est exact, jeune homme. Ce groupe de fanatiques religieux soutenu par quelques ultrariches pensait trouver son salut en découvrant une terre promise par delà les étoiles. On n'a plus jamais eu de leurs nouvelles. Moi-même, je les pensais tous perdus corps et biens. Il n'en est rien. Ils ont même prospéré. D'après ce que j'ai pu trouver dans la mémoire de l'IA, le vaisseau utilise une technologie qui n'existe pas quand ils sont partis. Ils peuvent désormais faire des sauts dans l'espace, voyager beaucoup plus vite et plus loin. Bref, la Terre est désormais à leur portée.
- Il veulent revenir ? questionna Marie-Sha sans cacher son inquiétude.
- Tout semble l'indiquer. D'après son journal de bord, l'astronef est un appareil militaire de reconnaissance. Sa mission était d'explorer notre système solaire,

de procéder à l'inventaire de ses ressources et de vérifier l'habitabilité de la Terre. Hélas pour lui, alors qu'il patrouillait aux abords de Mars, il s'est fait attaquer. Par qui ? Une faction rivale semble-t-il, je n'en sais pas plus. Pour fuir, il a effectué un saut spatial mais la manœuvre précipitée a causé des avaries nécessitant un atterrissage d'urgence. Une flotte entière l'attend dans le système de Proxima Centauri, le plus proche de notre système solaire.

Le sombre tableau dressé par Pierrot laissa son auditoire accablé et silencieux durant de longues minutes avant que Marie-Sha ne prenne la parole :

— Pierrot, es-tu en mesure de contacter Fortikeco ?
— Je crains fort que non. Mon réseau se fait de plus en plus étriqué depuis quelques temps. Je ne peux communiquer avec le vaisseau que via l'IA. La reconfigurer pour atteindre Fortikeco me prendrait trop de temps et de ressources. Il va nous falloir nous débrouiller seuls. Le temps presse. Le vaisseau est en train de se réparer.

Ce dernier point confirmait à Marie-Sha ce qu'elle avait supposé au sujet des petits engins qui s'affairaient autour de la coque de l'appareil.

— On peut pas l'empêcher de repartir ? La question venait de Griffon dont le cerveau était en ébullition.
— Non, surtout pas. Ils finiraient par lancer des recherches. Pour l'instant, je contrôle les communications et j'envoie des rapports via l'IA de la combi mais ça ne durera pas.
— On pourrait peut-être discuter avec eux ? proposa Griffon.

Marie-Sha lui répondit vivement :

- C'est la dernière chose à faire, Griff ! T'as bien vu comment ça s'est passé dans le cratère. Ce mec et ses machines ont essayé de nous tuer sans rien nous demander !
- Je sais, mais peut-être qu'il a paniqué. Après tout, je lui ai sauté dessus et Gordo aussi, plaida le jeune homme, terrifié à l'idée qu'une guerre puisse à nouveau se produire sur Terre.

Avant que Marie-Sha, qui commençait à perdre patience, ne put lui répondre, Pierrot s'adressa à Griffon d'une voix calme :

- Écoute mon gars, je sais que tout ça est flippant mais ton amie a raison. Crois-moi, je sais ce qu'étaient ces gens quand ils sont partis. Ils n'ont pas l'air d'avoir beaucoup changé depuis. Je suis pas sûr qu'ils seront ravis à l'idée que leur planète d'origine soit régie par une société multiculturelle, non-capitaliste et qui plus est, inclusive. Penses-tu ! Ces abrutis fanatiques considèrent l'homosexualité comme une maladie ! Pour eux, les personnes non binaires comme votre amie sont des abominations.

Angèle rougit derrière sa caméra d'être ainsi pris·e en exemple sur un sujet aussi personnel.

- Alors certes, au début ils afficheront probablement des intentions pacifiques, mais au premier prétexte ce sera un remake de l'arrivée des Européens aux Amériques. Ils finiront inévitablement par fouler au pied les trois principes sacro-saints
- Prendre soin des humains, prendre soin de la terre, partager équitablement les ressources, cita in petto Marie-Sha
- C'en sera alors fini de votre monde, conclut Pierrot.

— Qu'est-ce que tu proposes ? demanda Griffon, à présent convaincu.

— C'est simple, remettre ce pilote dans son vaisseau et le renvoyer chez lui.

— Hein ? firent les trois adolescents interloqués.

L'hologramme fit un clin d'œil, juste avant d'ajouter :

— Détendez-vous les jeunes et écoutez.

Ils écoutèrent. Le plan était à la fois simple, génial et follement hasardeux. Il s'agissait bel et bien de laisser partir l'homme des étoiles à bord de son vaisseau. Seulement, les données de l'ordinateur de bord rendraient compte du fait que l'apocalypse prédit par les Exodians avait bien eu lieu et que la terre restait inhabitable. Pour parfaire l'illusion, l'appareil comporterait d'importantes traces de radiations sur son fuselage et dans ses soutes, on trouverait une grande quantité d'échantillons minéraux hautement radioactifs. Pour réaliser cette partie du plan, Pierrot comptait sur l'aide des Sylvestres et sur la proximité d'un site d'enfouissement de déchets nucléaires situé sous la forêt primaire. Ce qu'il contenait devrait faire l'affaire. Il était resté accessible car les sylvestres, en plus de leurs activités de chasseurs-cueilleurs, veillaient à l'intégrité du lieu. C'était là un des vestiges de leur programmation génétique, au même titre que leur quasi-immunité face aux rayons ionisants.

— Et le pilote ? Il parlera, pointa Marie-Sha.

— Oui, si sa combi le maintient en vie. Mais il risque d'avoir un sérieux problème de crédibilité. Vu son état et les bobards que je ferai gober à leurs ordis, il ne sera pas difficile de faire passer cela pour des hallucinations. Voilà, vous savez tout. Étant

donné que ma part numérique m'interdit d'agir sans le consentement d'humains cent pour cent biologiques, je ne peux que donner mon avis et faire des propositions, rien de plus. Maintenant, c'est à vous de décider.

— Ok, qui vote en faveur de ce plan ? réagit promptement Marie-Sha.

En réponse, quatre mains se levèrent, unanimes. L'hologramme accueillit la décision d'un hochement de tête.

— Bien. Alors, il ne me reste plus qu'à vous dire adieu. Pour que la supercherie fonctionne, je dois pouvoir garder la main sur l'ordi du vaisseau. C'est pour cela que je vais devoir fusionner avec l'IA de la combi. Par conséquent tout mon dispositif ici s'éteindra.

— Copain, mourir ? lança tristement Gordo, à qui ces propos tirèrent de grosses larmes.

— Oui et non. Adieu mon ami ! Prends bien soin de toi et des tiens. Ce fut un plaisir.

— Pour Sylvestres, aussi, articula le jeune chasseur malgré son chagrin.

— Pierrot, il n'y a pas de mots... Merci, lui dit Marie-Sha avec émotion.

— C'est à vous quatre qu'il faut dire merci. Si vous n'aviez pas ramené ce pilote et pris tous ces risques, rien de tout ça n'aurait été possible. Cela ne réglera pas tous vos problèmes, mais au moins, cela donnera un peu de temps à l'intelligence collective de ce monde pour y réfléchir. À présent, fichez-moi l'camp les mômes !

Sur ces derniers mots de Pierrot, l'hologramme disparut définitivement des bois qu'il avait hantés des siècles durant.

Tous prirent alors le chemin de la lisère de la forêt. Une fois sur la lande, les jeunes gens contemplèrent le spectacle étonnant de dizaines de sylvestres ramenant des outres en peau remplies de terres radioactives dont ils tartinaient copieusement la coque du vaisseau. Cette besogne achevée, le vaisseau décolla dans un bruit de tonnerre, emportant avec lui le mystérieux homme des étoiles ainsi que la version compressée de Pierrot. Ce fut le moment pour Angèl d'activer la balise de détresse. Le dirigeable qui était déjà sur leurs traces, arriva juste après. Le voyage à travers les aires successives du Mollison-Holmgren dura moins de deux heures.

Marie-Sha ne vit rien des pâtures, ni des champs cultivés, ni même de la périphérie industrielle et de ses champs éoliens. Elle n'ouvrit les yeux que pour retrouver les parois verdoyantes des immeubles végétalisés et grouillant de vie qui avoisinaient l'aire d'atterrissement. Sa famille au complet était là. Cela l'emplit de joie. Seulement, elle se demandait si elle aurait le temps d'en profiter ne serait-ce qu'un peu. Car avant toute chose, il lui faudrait rendre compte au conseil de gouvernance puis répondre aux très nombreuses questions que le film d'Angèl ne manquerait pas de susciter.

Le Juste Courroux, croiseur lourd de classe Luther, s'apprêtait à procéder au saut qui ramènerait à son port d'attache un équipage dépité de ne rapporter à ses semblables que les traces d'un monde mort, celui de ses lointaines origines. Cependant, il y avait quelqu'un à bord que la morosité ambiante n'affectait pas. Tapi dans les tréfonds numériques du réseau interne du

vaisseau de guerre, ce qui avait été Pierrot entamait la décompression d'une infinité de programmes. Pour passer le temps, l'entité fredonnait pour elle-même une antique chanson dont les derniers vers annonçaient des jours bien mouvementés pour les mondes exodians :

« *Et si vous voulez
Que je vous la présente,
On l'appelle
Révolution Permanente.* »

Georges Moustaki, *Sans la nommer*, 1969

Révolution permanente

ENTRE LES DÉCOMBRES

LUCIE HEILIGENSTEIN

Aroon n'était pas là. Choi le savait avant même d'ouvrir les yeux, de se retourner dans le nid de couvertures usées qui lui servaient de lit.

En temps normal, il ne la quittait quasiment jamais. Il se roulait en boule à ses pieds, se perchait sur ses épaules, escaladait les toits quelques mètres au-dessus d'elle quand elle sillonnait la ville. Il était comme un prolongement d'elle-même ; à moins que ce ne soit l'inverse.

Cela faisait deux jours qu'il avait disparu. Choi tentait de ne pas s'en inquiéter, même si, souvent, elle cherchait sa silhouette quelque part à la limite de sa vision. Après tout, Aroon était un chat, donc indépendant de nature – quand bien même, à l'instar de beaucoup de siamois, il avait un tempérament de « chat-chien ». Sa plus fidèle amie devrait se faire à l'idée de ne plus sentir en permanence son poids sur ses épaules ni son pelage sur sa nuque.

Elle enfila son imperméable, vieux et recousu de partout, après s'être glissée dans un pantalon et un pull tout aussi usés. C'était dans l'imper en question qu'Aroon était arrivé à Bangkok, en même temps qu'elle ; il n'était alors qu'un chaton aux yeux bleus blotti au creux d'une poche.

Choi ouvrit la porte vitrée donnant sur le minuscule balcon de sa chambre, qui constituait en réalité la seule pièce de son appartement. La rambarde était doublée d'une vieille grille en fer, posée là des décennies plus tôt pour empêcher les intrusions. Elle avait été démontée pour moitié, libérant un accès vers l'extérieur, le seul que Choi utilisât. Laissant la porte-fenêtre grande ouverte dans l'hypothèse où Aroon reviendrait en son absence,

elle grimpa sur la balustrade, avant de prendre appui sur la grille pour se hisser sur le toit de ce qui avait un jour été un immeuble. Seuls les deux derniers étages surnageaient à présent dans le khlong, canal parmi tant d'autres dans l'ancienne capitale thaïlandaise, et dont les eaux se contentaient autrefois de lécher les fondations des bâtiments environnants.

Comme tous les matins, elle s'arrêta pour contempler ce qui restait de Bangkok. Peu de choses, en vérité. Une nouvelle ville, si on pouvait l'appeler ainsi, s'était bâtie sur ses décombres encore trempés – par les inondations de plus en plus nombreuses, qui avaient précipité des quartiers entiers sous les eaux, et par les pluies diluvienues des moussons, précédant parfois de longues périodes de sécheresse qui avaient mis à mal l'agriculture.

On avait lancé de fragiles passerelles entre les toits les plus hauts, on y avait aménagé des jardins, on avait remis à flot petites barques et bateaux à longues queues pour les habitants qui ne craignaient pas de descendre de leurs refuges haut perchés afin de naviguer dans les khlongs. Certains avaient même fait de leurs embarcations des potagers ou des étals mouvants, taches de couleurs au milieu de l'eau des canaux. Choi en apercevait quelques-uns depuis le toit où elle se tenait debout ; ils faisaient partie, comme beaucoup d'autres choses, des vestiges d'une autre époque, d'un siècle où la cité fourmillait encore de marchands et de voyageurs en tous genres. Choi en avait vu des photographies. Ici et maintenant, elle en prit une autre, capturant tout ce qui se trouvait entre elle et l'horizon ; la terre, l'eau et la frêle présence humaine en leur sein étaient mouvantes,

et la vue différente de jour en jour.

Elle rangea son appareil photo miniature dans sa poche et prit son élan pour atteindre, d'un saut, le toit de l'immeuble voisin. Elle se réceptionna avec l'aisance que lui conférait une longue pratique. Par habitude, elle leva la tête vers la vieille parabole près de laquelle Aroon l'attendait généralement, feignant d'être plongé dans sa toilette. Évidemment, elle était seule ce jour-là. Elle continua son périple, rebroussant parfois chemin lorsque l'un ou l'autre de ses raccourcis fétiches s'avérait être devenu impraticable – montée des eaux, intempéries ou simple usure, le squelette de la ville ne cessait de se modifier pour s'adapter en permanence à tout ce qui le touchait. Presque arrivée à destination, Choi s'arrêta sur une toiture légèrement en pente, à l'ombre d'un ylang-ylang, pour cartographier les modifications. Une tâche sans fin, sans but précis, mais dont elle s'acquittait sans jamais s'en lasser.

— Choi ! Tu as mangé ?

Choi se releva et, escaladant sur quelques mètres le toit où elle s'était arrêtée, elle arriva sur une petite terrasse en bois, excroissance étrange et légèrement bancale entre deux maisons grises.

— Pranee. Vous vous portez bien ? répondit-elle en joignant les mains pour saluer d'un wai respectueux la femme qui l'avait interpellée.

Son « jardin d'altitude », comme elle le surnommait elle-même, était plutôt connu dans le quartier.

— Très bien. Tiens, voilà pour toi. Ton petit chat ne t'accompagne pas ?

Choi se saisit du bol de riz que la vieille dame lui tendait. Elle en roula une petite poignée dans sa paume pour

la tremper dans la sauce que Pranee avait versée sur un côté.

— Non... Je ne sais pas où il est.

— Oh... Il est sans doute parti en vadrouille.

— Certainement.

Son petit déjeuner fini, Choi se mit à l'ouvrage et exécuta les quelques besognes que Pranee lui confia pour l'entretien de son jardin et du garde-fou de la terrasse. Un peu moins de deux heures plus tard, elle se releva pour prendre congé. Pranee la couva un instant du regard avant de déclarer :

— J'ouvrirai l'œil pour Aroon. Ne t'inquiète pas, je suis sûre qu'il va bien.

— Merci.

— Est-ce que tu as bien fait une offrande aux chao thi aujourd'hui ? Et les jours précédents ?

Choi se crispa. En un instant, une onde de malaise et de méfiance mêlés se propagèrent en elle. Elle tenta de les étouffer, par un réflexe acquis encore trop récemment pour être totalement automatique.

— Non, répondit-elle d'une voix presque calme.

— Il faut le faire avant onze heures du matin, tu connais la coutume. Les esprits seront reconnaissants et mieux disposés à t'apporter leur aide.

— Je n'ai pas de maison aux esprits chez moi.

— Comment est-ce possible ? Tu...

— Je ne fais jamais d'offrandes. Désolée, je ne veux pas vous choquer. Je dois y aller, maintenant. À plus tard, peut-être.

Elle avait parlé d'une seule traite, se débarrassant de ses propres mots. Elle quitta Pranee, sans pouvoir s'empêcher de lancer un regard à sa maison aux esprits, bicoque

miniature aux toits recourbés perchée sur un côté de la terrasse et toujours parée d'offrandes.

Choi n'était pas particulièrement opposée aux vieilles croyances ; au fond d'elle-même, en tout cas. Aux yeux de quelques Bangkokiens, elle pouvait passer pour une hérétique, quoique modérée, ou une jeune impertinente par moments. Une fille bien sage et tranquille par rapport à la personne qu'elle avait été pendant de longues années, avant d'arriver dans l'ancienne capitale un vieil imper sur le dos et un chaton dans la poche. Elle s'était battue. Tellement qu'elle ne se souvenait même plus du moment où cela avait commencé. Il lui semblait qu'elle s'était construite ainsi, envers et contre tout ; elle avait lutté, contre l'injustice, mais pour elle-même surtout. Elle s'était heurtée à un nombre incalculable de murs, pour n'obtenir que des miettes d'existence. Elle avait fini par abandonner. Par partir, déjà désabusée malgré son jeune âge par l'étendue de l'égoïsme humain.

Elle avait découvert la nouvelle Bangkok. La nature s'était frayée un chemin dans la ville après des années d'urbanisation acharnée, faisant déborder les khlongs, offrant sa flore luxuriante au regard. Les habitants, eux, avaient appris la compassion. Envers leurs prochains, les animaux, les plantes.

La compassion... Une des vertus fondamentales du bouddhisme, encore très répandu dans les terres de ce qui avait été la Thaïlande ; et aussi, un des miracles qui avait permis à une part de l'humanité, quoique petite, de renaître après le saccage du monde.

C'était donc un accueil chaleureux que Choi avait reçu, à sa grande surprise, de la part des Bangkokiens, qui se

faisaient un devoir de traiter chacun avec gentillesse, sans préjugés. Qui vivaient grâce à l'entraide, sans argent, en échangeant des biens et des services, en aidant aussi ceux qui n'avaient plus les moyens d'en rendre. Choi ne savait pas qu'un tel monde était possible. Elle n'avait cependant pas pu devenir en quelques jours celle qu'elle n'était pas, et qu'elle n'avait jamais été jusque-là. Elle se méfiait des gens. Depuis toujours, semblait-il ; elle avait du mal à se souvenir quand elle avait fait confiance à quelqu'un pour la dernière fois. Il n'y avait plus rien contre quoi se rebeller. L'être humain avait enfin compris la vacuité de la guerre, l'importance de l'écologie, de la vie simple – à Bangkok, tout du moins. À quoi pouvait bien servir Choi à présent, ici et maintenant, à part à « saisir » ce nouveau monde, par le dessin, la photographie, la cartographie ?

Son esprit et les restes de l'ancien tempérament qu'il renfermait avaient trouvé une sorte de cible dans le strict respect que beaucoup accordaient encore aux rites des esprits – des chao thi. Une chose minuscule qu'elle pouvait discuter, questionner. Malgré tout, la sincérité de la rébellion n'y était pas ; cela tenait plus de l'exercice cognitif que du véritable combat . Ce combat-là était terminé depuis bien longtemps.

Poursuivant son chemin depuis le toit de Pranee, Choi se dirigea vers un quartier à l'est qu'elle n'avait plus cartographié ni dessiné depuis quelques mois. Il se mit à pleuvoir alors qu'elle en était environ à la moitié du chemin. Rapidement, de véritables torrents se formèrent sur les toits, se déversant dans l'eau déjà haute des khlongs, manquant de faire chavirer les barques y naviguant et dont les conducteurs se hâtèrent de regagner

la rive. Choi s'abrita une vingtaine de minutes sur le balcon d'un appartement désaffecté – un des murs à l'arrière s'était effondré, laissant des restes de mobilier à la portée des intempéries. Elle tenta de se repérer, balayant l'horizon trouble du regard. Le quartier avait tant changé qu'elle peinait à le reconnaître, à retrouver un ou deux points de repère pour ne pas se perdre dans les méandres des ruelles et des canaux.

La pluie cessa progressivement, se réduisant finalement à une fine bruine dégoulinant dans la nuque de Choi alors qu'elle quittait son refuge sur le balcon pour continuer sa route. Partout, l'eau avait monté, et cela n'était pas uniquement l'œuvre de l'averse que Bangkok avait essuyée à l'instant. Des bâtiments entiers avaient sombré dans les khlongs ; on apercevait parfois des silhouettes de paraboles échappées des flots, ou des bateaux à longues queues transportant les possessions de l'un ou l'autre habitant à présent naufragé de sa propre maison.

Tout, ou presque, était à redessiner.

Choi prit quelques photos, pour pouvoir entamer plus tard son travail de cartographie. Certes, il serait imprécis, comme à chaque fois, mais Bangkok elle-même l'était – changeante, éphémère. Elle descendit ensuite de son dernier perchoir en date – un auvent en tôle grise qui avait constitué autrefois le toit d'un semblant de loggia au-dessus du canal – pour proposer son aide aux sinistrés.

— Comment ça va ? Où est-ce que vous allez ? demanda-t-elle bientôt en aidant un homme et une femme à empiler leurs affaires dans le fond d'un bateau.

Ils avaient eu le temps de monter sur leur toit avant que

l'eau du khlong, son débit gonflé par la mousson, ne s'infiltre par leurs fenêtres, trop modestement isolées pour résister.

— Ne vous tracassez pas pour nous, dit l'homme. Nous trouverons forcément quelqu'un pour nous accueillir. Il eut un sourire.

Une part de Choi fut sidérée, à la fois par ces paroles et l'air tout à fait confiant qu'il arborait. Comment pouvait-on être si peu inquiet de sa propre situation, de celle de ses proches ? Et puis, était-il seulement possible de ne pas avoir le moindre doute sur l'aide qu'on leur fournirait, à sa compagne et à lui ? Il avait l'air de penser qu'il s'agissait d'un droit acquis, d'une évidence. Comme s'ils étaient les seuls à avoir été touchés par les inondations qui changeaient jour après jour le visage de Bangkok ; comme si les autres habitants n'avaient pas déjà bien d'autres choses qui mobilisaient leur attention et leur temps...

Une autre part de la photographe-dessinatrice-cartographe avait conscience, toutefois, que sa manière de penser était sans doute obsolète ; inadaptée à l'endroit où elle vivait à présent. Elle aussi, peut-être, d'une certaine façon.

— Vous êtes très optimistes, déclara-t-elle tout de même.

— Nous prenons soin les uns des autres, ici, répondit l'homme sinistré. C'est comme ça depuis des années.

Tu es arrivée récemment, n'est-ce pas ?

Elle eut un vague haussement d'épaules, ne souhaitant pas évoquer son parcours. L'autre ne parut pas s'en formaliser.

— Tu le constateras rapidement. Toi-même, tu es venue nous donner un coup de main sans que l'on t'ait

rien demandé.

— Oui, mais...

Elle ne finit pas sa phrase, posant à la place une question qui la taraudait. Tant pis si elle avait l'air stupide.

— Ça ne vous fait vraiment rien, ce qui s'est passé pour vous ? Vous n'êtes pas en colère, même pas un petit peu ?

— En colère ? Contre le ciel, ou contre le fleuve ?

Son expression n'avait pas changé ; il n'avait pas pris un ton moqueur, comme Choi aurait pu le craindre.

— Le monde décide, vous savez ? On ne peut pas s'y opposer. Cela ne servirait à rien, seulement à s'épuiser et à souffrir un peu plus. Le mieux à faire, pour chacun, c'est de comprendre le cours des choses et de s'y insérer, de le suivre pour ne plus se heurter aux rivages qui l'entourent.

L'homme devait être d'ascendance chinoise, fût-elle lointaine – la diaspora chinoise avait longtemps été nombreuse en Thaïlande – et avoir été nourri de cette croyance depuis son enfance. Ou alors, il était passionné par les différentes philosophies de l'ancien « empire du Milieu », assez pour évoquer le dao, le « chemin », la « voie » des sages taoïstes aussi naturellement qu'il venait de le faire.

Choi avait toujours détesté cette pensée. L'entendre à nouveau réveilla cette vaine colère qui dormait au fond d'elle, n'ayant presque plus rien à combattre. « S'insérer dans le cours des choses » ? Suivre le mouvement, un autre mouvement que le sien propre ? Être sans volonté, sans force, laisser le monde décider pour soi ? À elle, qui avait été dans l'action et la lutte perpétuelle au cours de toute son ancienne vie, cela lui semblait

toujours aussi inconcevable, insupportable. Elle voulut répondre à l'homme, lui dire... quoi, au juste ? Que le monde tel que leurs ancêtres à tous l'avaient connu avait disparu, balayé par la bêtise et l'arrogance humaines, les conflits armés, la fonte des glaces et le réchauffement climatique qui en étaient les conséquences, mais que décider de « ne rien faire » et se laisser porter n'aiderait pas à en construire un nouveau ? Trop tard ; les deux sinistrés avaient déjà plongé leur rame dans l'eau du khlong pour rejoindre leur prochaine destination, aussi obscure soit-elle, après avoir adressé un signe à Choi. Toujours debout sur le rebord d'une fenêtre à présent au niveau du fleuve, elle demeura immobile quelques instants. Sa colère reflua peu à peu, effacée par la tristesse qu'elle ressentit soudain pour ce couple, et pour tous les autres qui se trouvaient dans la même situation qu'eux. Le nouveau monde que Choi aurait aimé aider à créer était fragile, prêt à tomber en poussière au moindre caprice de l'atmosphère, ébranlé avant même d'exister par un passé trop long de violences et de ravages. Que restait-il, exactement ? Les noms et les frontières des pays étaient devenus flous ; la Thaïlande, le Myanmar, la Chine, autant de noms que chacun avait déjà entendus, mais qui renvoyaient à des entités qui n'étaient plus. Il en allait de même pour les gouvernements ; dans les ruelles et sur les toits de la nouvelle Bangkok, on était bien en peine de savoir s'il subsistait une forme d'administration pour encadrer la population. Il semblait que non ; que celle-ci s'était regroupée en petites communautés autosuffisantes, relativement isolées les unes des autres, même si elles accueillaient à bras ouverts les nouveaux venus.

Choi jeta un regard sur la pente du toit au-dessus d'elle, par réflexe, le même que quelques heures plus tôt, sans y voir l'ombre d'un chat clair aux yeux bleus. Aroon... Était-il rentré depuis qu'elle était partie ?

Elle fit encore un rapide tour du quartier inondé pour prendre quelques photos et réfléchir à la structure de ses nouvelles cartes, mais renonça à pousser plus loin son exploration du jour. La perspective de peut-être retrouver son cher compagnon perché sur son balcon ou pelotonné dans son nid de couvertures lorsqu'elle regagnerait sa chambre, inévitablement mêlée à la crainte de ne plus jamais le revoir, la rendait trop fébrile. Il fallait qu'elle rebrousse chemin pour en avoir le cœur net.

Le trajet lui parut long, beaucoup trop par rapport à la distance qu'elle avait à parcourir. À nouveau, elle prit son élan pour sauter d'un toit à un autre, escalada terrasses et auvents branlants, s'aida de quelques branches de manguiers et goyaviers surplombant les khlongs les plus étroits pour se frayer un chemin parmi les habitations. Tout était encore trempé, ruisselant de pluie. Elle devait redoubler de prudence pour ne pas glisser – d'où sa lenteur. Naturellement, il n'y avait pas que les quartiers de l'est qu'elle venait de quitter qui avaient subi des dégâts.

Son cœur se serra à mesure qu'elle se rapprochait de son ersatz d'immeuble. Bientôt, elle aperçut le jardin d'altitude de Pranee. Il était cerné par les eaux, lui qui, jusque-là, dominait les alentours, tel un phare végétal. Choi accéléra, manquant de dégringoler de nombreuses fois, s'égratignant les paumes en se rattrapant de justesse. Elle savait avant de le voir. C'était évident. Logique. Il

lui fallut toutefois le constater de ses propres yeux pour que le choc l'étreigne bel et bien.

Son immeuble, son balcon, sa chambre avaient disparu. Lorsque l'on se postait sur le toit du bâtiment d'en face, un autre immeuble un peu plus haut et plat, de l'eau jusqu'aux genoux, on pouvait distinguer l'ancienne grille de protection de la petite terrasse dans les profondeurs. Tout autour de Choi, des objets et débris divers remontaient à la surface, gorgés d'eau. Une fois de plus, elle avait tout perdu. Aroon, son appartement, ses cartes, ses dessins.

Il fallut qu'une habitante du quartier la secoue par les épaules pour qu'elle prenne conscience de ses pieds gelés, demeurés trop longtemps immobiles dans l'eau glacée, et des larmes déjà sèches sur les joues mais bientôt remplacées par d'autres .

— Choi ! Hé ! Il ne faut pas rester là. Tu m'entends ? Elle réintégra brutalement son corps et se retourna, pour se rendre compte qu'une petite dizaine de personnes l'observaient, derrière elle ou aux alentours, nichées dans les rares endroits qui n'avaient pas sombré dans le khlong. Elle les connaissait toutes, pour les avoir aidées à réparer un toit qui fuyait, à nettoyer une terrasse mangée par la mousse, à photographier leurs jeunes enfants ; elles aussi l'avaient aidée, en lui offrant des fruits frais, du riz, des couvertures, des bidons d'eau potable. Pourtant, à cet instant, elle les haïssait, pour ce regard de pitié qu'elles posaient sur elle, alors qu'elles se trouvaient dans la même situation.

— Laissez-moi ! cria Choi, repoussant la femme qui lui avait parlé. Aroon a disparu ! Disparu ! Et s'il était rentré au moment où j'étais partie, vous imaginez ?

S'il était rentré par la fenêtre quand il a commencé à pleuvoir, que le vent l'avait refermée, et qu'il était resté coincé à l'intérieur ?

- Calme-toi, viens donc avec nous... Nous pouvons nous mettre à l'abri dans...
- Non ! Vous ne comprenez pas ? Je dois rester là, au cas où il reviendrait ! Vous n'en avez rien à faire de lui, parce que ce n'est qu'un chat, c'est ça ? Un animal, pas un humain ? Moi, je l'aime comme un frère ! Vous abandonneriez votre frère, vous ?

Elle savait qu'elle était injuste. Que la panique et le chagrin la faisaient dire des absurdités. Mais elle ne pouvait pas s'en empêcher. Un sanglot l'empêcha de continuer, et la femme en profita pour la tirer par le bras, la forçant à la suivre sur un toit plus élevé. Choi n'avait subitement plus la force de résister.

- Nous nous préoccupons d'Aroon, déclara-t-elle d'une voix douce. Nous savons à quel point vous êtes liés. Mais quoi qu'il lui soit arrivé, il ne voudrait pas que tu restes là, à mourir de froid dans l'eau glacée.

Trente minutes plus tard, Choi et un groupe de rescapés, dont Pranee, se trouvaient à une centaine de mètres du lieu de l'inondation, perchés sur les branches d'un immense ficus. Choi se sentait entièrement vide. Elle observait les autres, tentant de comprendre leurs expressions, de saisir le sens de leurs paroles. Il n'y avait rien à faire pour le moment, à présent que l'on s'était assuré que chacun était sain et sauf ; ils passeraient la nuit dans cet arbre, en attendant de trouver une autre solution pour le lendemain. Elle ferma les yeux, serrant son imperméable usé autour d'elle. Ils étaient nombreux, et pourtant, elle se sentait seule, plus seule encore qu'à

son arrivée à Bangkok. À mesure que son corps basculait dans une somnolence trouble, elle entrevit derrière ses paupières des images qu'elle n'aurait plus jamais voulu voir. Une lame froide dégainée juste devant elle ; un abri de fortune sous un lampadaire rouillé ; un cadavre, un chien peut-être, gisant au beau milieu d'une route et ignoré par tous...

Soudain, quelque chose la frôla. Une fourrure, mouillée, poussiéreuse, mais si douce. Un corps souple qui se lova contre son ventre, partageant sa chaleur avec elle. Elle ouvrit les yeux. Elle entrevit les longues oreilles brunes d'Aroon, son museau sombre, ses grands yeux bleus. Il était là. Il était revenu, au moment où elle avait cru l'avoir perdu à jamais au fond d'un khlong.

Elle vit quelques personnes autour d'elle sourire lorsqu'elle plongea son nez dans le pelage de son ami le plus cher, le plus proche, en lui murmurant combien il lui avait manqué tandis qu'il commençait à ronronner comme si rien ne s'était passé, comme s'ils se trouvaient encore dans son lit devant la fenêtre.

Ils déménageraient. Comme ils n'avaient plus rien à déménager, à part eux-mêmes, ils repartiraient de zéro. Ils s'adapteraient au monde et aux caprices de la nature. Peut-être quitteraient-ils Bangkok un jour ou l'autre ; peut-être intégreraient-ils une autre communauté que celle-ci. Tant qu'il se trouvait des êtres pour en aimer d'autres, ils subsisteraient. La reconstruction de la Terre serait longue ; peut-être n'y en aurait-il même pas. Mais quelque chose existait encore, là, au milieu de cette cité à moitié engloutie, entre les décombres du monde, et Choi continuerait d'essayer de le saisir. Cette chose qui faisait que, malgré tout, des gens croyaient toujours en

une renaissance possible.

OUTREMER

FRANCO RICCIARDIELLO

EXCLUSIF ! Pour la première fois dans l'histoire, un reporter international met le pied sur OUTREMER. Votre humble reporter va parcourir le Pays Imaginaire de long en large pour raconter au monde entier à quoi ressemble la vie sur ce que les habitants appellent l'Utopie sur Terre.

Il était une fois l'île aux déchets, le plastique jeté qui atteint la mer par mille chemins, et que les courants concentrent dans une mer des Sargasses dans le haut Pacifique. Légende urbaine ou réalité? Les images satellites n'ont pas pu certifier son existence, trop fine est la couche de débris. Dans le cône d'ombre de l'incertitude a grandi ce qui, pour la plupart des nations, est un cancer, mais pour des millions d'êtres humains, une utopie. À l'insu du reste du monde, OUTREMER prospère et se développe dans le Nord-Ouest du Pacifique depuis plus de dix ans. Je vais vous emmener pour la première fois voir de vos propres yeux et entendre de vos propres oreilles ce qu'est la vie à OUTREMER !

L'aéroglisseur d'Okinawa n'est pas un service régulier. Rien n'est régulier à OUTREMER, aux yeux de ceux qui n'y vivent pas. Ses fondateurs et premiers habitants ont réussi à cacher son existence au monde entier pendant dix ans, comme des pirates dans une nouvelle Tortue, peut-être le secret le mieux gardé de l'histoire. En arrivant du continent, le littoral ne ressemble pas à celui de n'importe quelle grande île; le port de passagers est un hangar à voûte translucide. Le tourisme ne s'est pas encore développé en OUTREMER, et rien ne garantit

qu'il le fera à l'avenir. Lorsque je mets le pied dans le terminal maritime, je frémis à l'idée que le sol n'est pas construit sur la terre ferme, mais sur une île en plastique perdue au milieu du Pacifique. Il y a des kilomètres d'eau avant le fond de l'océan. Je m'attends presque à ce que le sol bouge sous mes pas, mais ce n'est qu'une illusion. Quelle est l'épaisseur de la croûte de déchets qui se trouve sous moi? Le hangar de l'aérogare est fait d'une matière translucide; en regardant de plus près, je me rends compte que ce ne sont que des bouteilles: des milliards de bouteilles en plastique transparent, certaines vertes, incrustées dans voûte, traçant les mots

R E S P U B L I C A O U T R E M E R

Les passagers sont accueillis par des hommes et des femmes en maillot de bain, qui vérifient notre code QR et nous souhaitent la bienvenue. Les quelques personnes devant moi transportent parmi leurs bagages un conteneur rempli de terre, qu'elles vident dans une grande poubelle. C'est l'une des règles de l'immigration à OUTREMER, où la terre est aussi précieuse que l'or. Lorsqu'elle apprend qui je suis, la fille du service d'immigration me serre dans ses bras et appelle ses collègues. Je ne m'attendais pas à un tel accueil. Ils m'escortent hors de la gare, le ciel est d'un bleu profond, il y a une odeur salée qui met de bonne humeur. Mais je ne m'attendais pas à me retrouver dans une forêt de cryptomérias! Je sais qu'un programme avancé de reforestation est en cours. C'est pourquoi les autorités sont avides de terres, qu'elles ne peuvent générer en quantité voulue.

Ils m'ont laissé monter à bord d'un bateau particulier. Je savais que OUTREMER est composée de milliers d'îles côte à côté sur une vaste étendue, une immense Venise s'étendant dans l'océan ; ce que j'ignorais, c'est que les étroits canaux qui séparent les îles sont comme nos routes, car le transport se fait principalement par voie d'eau. Les canaux d'OUTREMER ressemblent aux rues d'une ville du XX^e siècle, recouvertes d'un réseau dense de câbles électriques. Les bateaux qui les parcourrent sont comme des tramways aquatiques, sans rails mais avec des pantographes sur le toit en contact avec les lignes électriques.

— Nous n'utilisons pas l'énergie hertzienne pour le transport, m'expliquent-ils, les arches des lignes électriques sont là pour maintenir les îles ancrées les unes aux autres ; nous aimons l'Art nouveau par ici. Ils ont raison. Lorsque je monte dans le bateau-bus, qui se déplace sans chauffeur, j'ai l'impression de traverser un parc à thème, une Venise construite en rêve par les architectes des passages couverts de Paris : le canal étroit sépare deux rangées d'habitations de plein-pied, je ne reconnaiss pas le matériau de construction mais l'aspect est solide. Tous les quelques mètres, nous passons sous une arche en fer à joint souple qui relie les deux rives et supporte la ligne électrique.

J'imaginais OUTREMER comme une communauté temporaire, poussant comme du lichen sur une vaste île de plastique à la merci des vagues. Au lieu de cela, je me retrouve dans un Disneyland Art Nouveau.

— Il ne s'agit pas seulement d'un hommage extérieur à Venise. Les fondateurs d'OUTREMER ont soigneusement étudié toutes les tentatives antérieures réussies de construction d'une ville sur l'eau.

Le nom de mon interlocuteur est Modjadje, « d'après la reine sotho-valenda de la pluie, dans le Limpopo », précise-t-il. Sa peau est si brune qu'elle paraît violette, mais ses traits semblent caucasiens. Je ne peux pas déterminer son sexe biologique, ni sa position hiérarchique dans OUTREMER. Il me fait comprendre qu'il n'est pas l'un des fondateurs, mais il semble connaître parfaitement l'histoire de l'île, depuis sa première origine.

— Les similitudes entre nous et Venise sont plus étroites que vous ne le pensez. Nous appelons nos îles en plastique insulæ. Pour construire leurs merveilleux palais sur l'eau, musique figée dans la pierre, les anciens Vénitiens enfonçaient verticalement de longues perches de bois dans les îles sablonneuses, côte à côte, comme base pour la pierre de construction. Au fil du temps, les poteaux ont subi un processus de minéralisation. Nous collectons une grande quantité de plastique dans la mer, le traitons avec des enzymes et l'enfermons dans des bandes périmètre, maintenues par des poutres en bois qui ont été minéralisées par un processus physico-chimique naturel. Les îles flottent selon le principe d'Archimède; elles reposent sur des piles de plastique de dix mètres de profondeur, isolées de chaque côté par des colonies de coraux. La surface immergée est un immense récif corallien. Toutes les

insulæ ne sont reliées que de manière souple par les arches de fer des tramways aquatiques: nos canaux ne séparent pas les îles, ils les unissent.

Je me trouve avec Modjadje dans un café. On entre par l'un des bâtiments donnant sur les canaux, on descend par un escalier en colimaçon jusqu'à une grande salle souterraine, une bulle dans les fondations de l'insula ; les murs, modifiés par quelque procédé chimique durable, sont durs comme la pierre, le mobilier est en bois, de style maritime scandinave. La lumière aqua-verte passe par une paroi transparente donnant sur la vie sous-marine du canal. Modjadje a commandé pour nous deux un Pastis Suzhou, une boisson anisée que nous sirotions en regardant passer la faune sous-marine. De temps en temps, un tramway aquatique passe au-dessus de nous, l'ombre de la coque obscurcissant le reflet vert de la mer pendant quelques secondes.

Quatre-vingt-dix-neuf des cent insulæ d'OUTREMER ont la même structure : dix à douze bâtiments d'un étage alignés sur le périmètre, face aux canaux, entourant un espace public intérieur. Les maisons sont faites de plastique recyclé, de bois, de matériaux biodégradables ou même de matériaux synthétiques récupérés.

Le soleil commence à se coucher lorsque nous quittons l'arrière du café pour visiter le centre de l'insula, où se trouvent des cours, des potagers, des jeux pour enfants. Modjadje m'indique l'illicium verum, qui est utilisé pour le pastis, mais il y a aussi les omniprésentes cryptomerias et un petit verger.

Nous nous asseyons et profitons des derniers rayons de soleil de la journée, tandis que les enfants de l'insula jouent sur les balançoires et dans la cour en gravier, faite

de plastique recyclé en forme de petites pierres lisses. Modjadje explique :

— Lorsque les fondateurs ont lancé la Transition, le Pacific Trash Vortex était large de 900 000 kilomètres carrés, soit la taille de la France et de l'Allemagne réunies. Cinq millions de tonnes de plastique que les courants entraînaient, empoisonnant les océans.

Je regarde le ciel se transformer en crépuscule, puis en nuit, toujours incrédule à l'idée d'être à mille kilomètres de la terre la plus proche, tout en écoutant le récit de la Reine de la Pluie.

— De nombreux fondateurs sont issus du nettoyage des mers. L'énormité de la tâche de nettoyage des mers les a convaincus de changer de stratégie : au lieu de collecter ou de dégrader les plastiques, ils ont décidé de les recycler sur place, en compactant de grandes étendues de déchets sur une île. Ce n'est que plus tard qu'ils ont décidé de construire leur utopie au milieu de l'océan. C'est ainsi qu'ils ont commencé à compacter la mer de plastiques sur une surface plus petite, pour donner de la profondeur et soutenir la construction d'artefacts en surface.

— OUTREMER a aujourd'hui la même superficie que la Flandre, précise Modjadje, mais seule une toute petite partie est habitée. Le reste est constitué de matériaux dispersés, disponibles pour une expansion future.

— Quelle est la taille de la partie habitée ? Combien de personnes y vivent ? Apparemment, il n'y a pas de statistiques publiques. L'immigration est rare mais continue, du moins ces deux dernières années, depuis que le monde a découvert l'existence d'OUTREMER et que des gens du monde entier ont commencé à

arriver ici pour chercher une utopie durable. Avant, ce n'était qu'une communauté d'ermites, des utopistes de la première heure.

— Maintenant, il pourrait s'agir d'un millier d'insulæ habités, dit Modjadje, et les bateaux de collecte continuent de racler la surface de l'océan pour compacter les déchets.

— Mais où sont les industries? Où le plastique collecté est-il traité ?

Mon interlocuteur affiche un sourire mystérieux et me répond :

— Vous devriez aller à l'autre bout d'OUTREMER, vous verrez que nous ne sommes pas qu'une utopie plastique.

Il était une fois de grands chantiers navals où l'on démolissait les vieux navires désaffectés : Aliağa en Turquie, Chittagong au Bangladesh, Gadani au Pakistan, et surtout Alang en Inde. Ferries, supertankers, paquebots, porte-conteneurs du monde entier ont fini par mourir sur les côtes asiatiques. Désormais, la primauté de la démolition est passée aux chantiers navals flottants de la côte est de l'OUTREMER : cinq millions de tonnes LDT qui ne polluent plus la terre et les océans.

Le comité de cogestion des chantiers navals, qui s'appellent avec une douce ironie MásAllá [de barcos], accepte de me recevoir dans un bureau situé sur un ancien pont de commandement. De là-haut, on peut voir la gigantesque zone de l'arsenal, qui a la forme d'un rectangle bordé sur trois côtés par d'autres porte-avions désaffectés et reconvertis. Une fourmilière d'activité

incessante, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les coques des navires à démanteler sont vidées de l'intérieur. Chaque gramme de matériau est trié par type sur les ponts, là où les avions de guerre ont décollé et atterri, puis traité dans les chaînes de recyclage. Toute cette partie sud-est d'OUTREMER est en fer, pas en plastique. Des milliers de machines robotisées séparent, coupent, fondent, compactent et transforment les catafalques flottants en matière première pour les colossales imprimantes 3D qui occupent toutes les insulæ alentour.

— L'empreinte carbone de ce traitement doit être difficile à gérer, me dis-je. De quelle quantité d'énergie avez-vous besoin?

Les membres du comité échangent des regards suffisants.

— Zéro émission, répondent-ils fièrement, tout le CO2 est séquestré dans le cycle de transformation, nous en avons besoin pour fixer l'azote dans les jardins urbains et les terres agricoles. Vous devriez peut-être voir comment nous obtenons de l'énergie dans OUTREMER.

Eh bien, alors je veux voir.

Chaque lotissement dispose d'un bâtiment d'accueil, où passent les nouveaux immigrants, ou les très rares curieux comme moi. Les immigrés peuvent demander à rester, s'il y a une maison vacante, ou déménager ailleurs. Il y a des insulæ qui sont organisées sur une base nationale (par exemple seulement des Japonais, ou des Néo-Zélandais, des Tamouls, des Russes, des communautés qui peuvent aussi s'étendre sur plusieurs insulæ), mais la plupart sont de langues mixtes. Il n'y

a pas de langue officielle d'OUTREMER, tout le monde communique en anglais de base.

Si j'ai faim, je peux prendre ce que je veux dans l'entrepôt de l'insula ; certains habitants ont des frigos personnels mais les denrées de base sont partagées, un peu comme dans la cuisine des auberges de jeunesse.

À ce stade, je devrais vous parler de l'économie en OUTREMER, mais la vérité est que je ne comprends pas comment elle fonctionne! Tout le monde a une carte de payement, même les enfants, mais ils n'ont pas beaucoup d'occasions de l'utiliser. L'énergie est gratuite, si j'ai bien compris, et pour la nourriture, il y a des jardins insulaires; certains quartiers isolés, surtout ceux situés le long du périmètre extérieur d'OUTREMER, arment de petites flottes de pêche, de sorte que les protéines animales entrent aussi dans le régime alimentaire local. Il y a des restaurants un peu partout, et des marchés de quartier, où les monnaies locales (!) chargées sur des cartes bleues fonctionnent apparemment. Pour les biens high-tech, je crois savoir qu'il existe un système de « réservation » : celui qui a besoin d'une imprimante 3D, d'un téléphone ou d'une guitare électrique fait une demande ; une fois imprimé, l'objet est livré par drone : du moins, si vous y avez droit, et je ne sais pas si cela dépend du crédit que vous avez, ou d'un score dans un classement.

Sinon, personne ne parle d'argent. Il y a le troc, les monnaies locales, un système de monnaie virtuelle centralisé appelé entrée-sortie, et peut-être des comptes en monnaie dans des banques étrangères (en Suisse, au Luxembourg ou au Liban) gérés comme une chambre de compensation par un organisme d'État (en supposant

que l'administration d' OUTREMER puisse être appelée un État).

J'y reviendrai plus tard : aujourd'hui, j'attends qu'on vienne me chercher pour m'expliquer le fonctionnement de la distribution d'énergie.

OUTREMER n'est pas seulement une surprise constante, c'est surtout un défi à l'idée que je me fais du monde. Avant d'y mettre les pieds, il s'agissait pour moi d'une île en plastique où survivaient des milliers de freaks isolés du monde, recyclant des matériaux et fumant des joints. Je réalise aujourd'hui qu'il s'agit d'une toute nouvelle façon de concevoir la vie, et la relation avec un monde dont les êtres humains ne sont que les invités. Un laboratoire pour l'avenir ? Peut-être. Cela arrêtera-t-il la hausse de la température mondiale ? Je commence à le penser.

Cette fois, je suis pris en charge par un de ces dirigeables qui volent parfois dans le ciel, se déplaçant aussi lentement que les nuages. On me dit qu'ils sont utilisés sur de longues distances, d'une zone à l'autre d'OUTREMER, car ils consomment moins que les bateaux-bus.

C'est un petit modèle, d'une dizaine de places et à conduite automatique: il n'y a personne à bord à part moi. Surplombant le puzzle d'insulæ, je réalise d'en haut l'immensité du projet. Vu d'en haut, il y a peu de grands bâtiments: un stade et quelques grands pavillons couverts. Les îles flottantes sont regroupées en quartiers de forme irrégulière, entre lesquels se trouvent de grandes étendues d'eau, comme des lacs intérieurs ; certaines me font penser à des pépinières

pour la culture de coquillages ou d'algues, mais je n'en suis pas sûr, tandis que d'autres sont parcourues par des voiles de sport ou des nageurs.

Je vois aussi quelques constructions ovales, certainement des stades de sport ; j'essaie de demander à haute voix la fonction d'une longue arcade entourant entièrement quatre insulæ voisines, la voix du dirigeable me répond que c'est l'université. Naturellement, les portiques me font penser à l'école d'Athènes. La même voix me dit ensuite que le bâtiment en forme d'arène romaine que nous survolons est un théâtre.

— Qu'est-ce que c'est en dessous de nous maintenant ? demandé-je : c'est une insula plate, verte et herbeuse, sillonnée de canaux, où des groupes de personnes en costume semblent se courir après.

— Un terrain de jeu pour les sports de compétition est la réponse énigmatique.

Nous finissons par atterrir à l'extrême sud d'OUTREMER, sur une grande île formée par d'anciennes plateformes océaniques reliées entre elles autour d'un bassin hexagonal. L'eau à l'intérieur a une couleur différente de celle de l'océan, en raison de la température plus basse. J'atterris sur le pont de contrôle d'une plate-forme, reconstruite à partir de verre et de bois recyclés. Le porte-parole du projet, qui se fait appeler Dostoïevski, prétend être l'un des mille premiers habitants mythiques, les fondateurs d'OUTREMER. C'est un gentleman à la barbe blanche épaisse ; il a peut-être soixante-dix ans mais la musculature sous son sweat-shirt est celle d'un jeune gymnaste.

— Toute l'énergie dont nous avons besoin aujourd'hui est fournie par ce projet ETM à cycle ouvert, pour

la conversion thermique de l'énergie des océans, m'explique Dostoïevski. Un tuyau convecteur de cinq mètres de diamètre, qui descend à six kilomètres de profondeur, pompe l'eau froide vers la surface. Nous exploitons l'énergie produite par l'échange thermique grâce à la formation de vapeur d'eau. L'humanité connaît ce processus depuis un siècle, mais ce n'est que récemment que nous avons atteint l'efficacité nécessaire pour rendre le cycle réalisable.

Une projection holographique montre comment cela fonctionne, je ne vois que des flèches bleues qui montent dans un tube, jusqu'à ce qu'elles perdent leur couleur, puis une série de vagues qui s'étalent sur un diagramme 3D d'OUTREMER.

— L'efficacité énergétique est aujourd'hui de 11%, ce qui explique que nous devions encore soulever d'énormes masses d'eau des profondeurs de l'océan; nous espérons faire mieux à l'avenir. L'avantage, c'est que nous avons comme sous-produit de l'échange de chaleur une quantité d'eau froide que nous utilisons comme air conditionné, et aussi pour les grandes installations de réfrigération. Nous prélevons également les nutriments contenus dans l'eau profonde pour nos technologies biologiques: nous en avons également besoin pour la production de sols organiques. En outre, la totalité de l'eau douce d'OUTREMER provient du processus de distillation à la vapeur. La contrepartie est la production excessive d'eau à une température supérieure à celle de l'eau de l'océan, qui réchauffe les environs, et que nous utilisons dans l'aquaculture pour l'alimentation – même si une proportion croissante de la population

est contre l'exploitation intensive des mers. Notre objectif est de réduire la quantité d'eau océanique déplacée vers le bas de la colonne. Bien sûr, tout le CO₂ dissous dans les couches profondes et froides de l'océan, libéré par le réchauffement, est piégé et utilisé dans l'agriculture.

La conférence de Dostoïevski se termine par l'une des grandes vérités d'OUTREMER : « Une énergie abordable est l'un des piliers de la démocratie, comme l'était autrefois le principe du salaire à la qualification. »

Je n'ai pas compris si ma présence à OUTREMER est supervisée par quelqu'un, ou si les groupes avec lesquels j'entre en contact me transfèrent de l'un à l'autre. Hier, une femme d'âge moyen, qui s'est présentée comme Hypatie, est venue me chercher à la pension : elle pouvait être arabe ou berbère. Elle m'a invité à aller « plus loin dans OUTREMER ». Au lieu d'utiliser un dirigeable, nous avons navigué au moins 50 km entre les insulæ avec des transferts successifs d'un bateau à vapeur à un autre.

Nous sommes beaucoup plus proches du noyau originel d'OUTREMER, bien que le style de construction soit le même : cela tient au fait que tout l'îlot de déchets est récent, et aussi au fait que certains bâtiments sont reconstruits, améliorés, agrandis au fur et à mesure de l'évolution des capacités techniques. La grande différence est qu'ici, beaucoup d'insulæ sont reliées par de véritables passerelles, comme à Venise ou à Amsterdam, des passerelles de bois et de métal articulées pour tenir compte des oscillations imposées par les

vagues sur le réseau d'îles. Le style de ces ponts donne à cette zone une allure de festival Art Nouveau. Il y a un va-et-vient constant de personnes, et je pense que des ponts articulés seront également construits dans les zones périphériques.

Hypatia se présente comme un membre de la colonie artistique.

— Il y a des musiciens, des peintres et des sculpteurs partout, mais dans ce quartier la concentration est plus forte, des groupes entiers d'insulæ sont habités par des musiciens, par exemple, et ici se trouve le Sphæristerium pour les concerts en direct et le siège de la radio. Presque toute la musique d'OUTREMER est composée dans la colonie.

Je découvre ainsi que l'utopie plastique possède une production musicale importante, totalement inconnue sur les continents. Les habitants apprécient essentiellement deux styles de musique différents.

Le premier est la Valse des Vagues, une musique de danse qui n'a rien à voir avec la valse à trois temps ; on l'entend partout, même si l'on ne fait que traverser les canaux en bateau, ou se promener entre les bâtiments d'une insula. Selon Hypatie, la valse des vagues est originaire d'Afrique noire, c'est pourquoi certains l'appellent Vals Negro. La durée des pièces musicales est remarquable, six à sept minutes et même plus ; après une très courte introduction avec un riff qui présente le motif de la mélodie, la voix entonne un couplet et un refrain répété deux fois, dans n'importe quelle langue, généralement celle du compositeur : portugais, inuit, tagalog, isixhosa, tout peut convenir au phrasé du Vals Negro. Pendant cet incipit, qui dure

moins d'une minute, des couples se forment et dansent sur place, face à face, avec des gestes retenus. La coda, uniquement instrumentale, occupe le reste de la pièce, pendant laquelle les danseurs peuvent se déchaîner et montrer leur virtuosité.

Oui, j'ai dansé le Vals Negro, mais je ne vous dirai rien de plus

Le deuxième style de musique est un genre généralement appelé Malgaja, de malgaja muziko, en espéranto musique triste. Il est joué par des artistes de rue, dans les tavernes où les gens vont passer la soirée, et lors de concerts. La malgaja peut également être chantée dans n'importe quelle langue : à l'écoute, elle rappelle le blues, le fado, le rebetiko, la morna capverdienne et le tango. La section rythmique comporte rarement des tambours, l'instrumentation acoustique étant privilégiée (à l'exception des claviers, les pianos à queue n'étant pas faciles à importer). Une grande importance est accordée aux cordes, et à certains instruments ethniques dont j'ignore le nom.

Hier soir, j'étais spectateur d'un concert de Malgaja. Plusieurs artistes se sont produits dans le Sphæristerium de la colonie artistique, devant un millier de spectateurs. J'étais accompagné d'Hypatie et de son collectif d'art queer. Elle ne l'annonce pas aux quatre vents, mais je pense qu'elle est une personne trans. J'ai parfois du mal à comprendre le genre de la personne en face de moi, si cela a de l'importance.

Nous avons apporté avec nous une caisse de bouteilles de bière locale, ambrée et très amère, parfaite pour

étancher la soif de la soirée caniculaire, car un anti-cyclone stationne sur le nord-ouest du Pacifique. La musique était si triste et si belle que, bien que chantée dans des langues que je ne reconnaissais pas, elle m'a profondément émue. Cela m'a rappelé l'*Affektenlehre*, la théorie baroque allemande des affectations. Peut-être suis-je trop lié aux mentalités occidentales blanches pour comprendre la société complexe d'OUTREMER. Lorsqu'à la fin du spectacle, nous sommes tous descendus pour danser la *Valse des Vagues* jouée par les artistes de *Malgaja*, j'étais pratiquement ivre, aussi je ne raconterai pas ce qui s'est passé ensuite — il suffit de dire que, comme on peut s'y attendre, il y a beaucoup moins d'inhibitions ici que dans les pays plus libres sur le plan sexuel.

Aujourd'hui, j'ai plutôt essayé de comprendre qui sont les gens qui viennent vivre à OUTREMER. Hypatie m'a fait monter dans un bateau-bus qui m'a emmené dans une insula. Une plaque à l'arrêt du bateau-bus la qualifie de « l'une des cent premières insulæ créées avec les déchets du *Trash Vortex* ». Elle est occupée par des bâtiments que je serais tenté de qualifier de gouvernement central, mais ce serait un abus de langage. Ici, l'*Art Nouveau* cède la place à une essentialité japonaise.

Je suis accueilli par un homme asiatique d'une minceur exemplaire, je ne peux lui donner un âge. Il porte des lunettes métalliques réparées avec du ruban adhésif gommé, il se présente comme *Huang*, je pense qu'il est vietnamien. Son bureau est un auvent en bois de récupération, ouvert sur le panorama de la mer habitée. Il ne se nourrit quasiment que de café filtré selon une méthode traditionnelle, dans une tasse en

acier à deux étages.

Huang me stupéfie en affirmant qu'il n'existe pas de statistiques sur l'immigration.

— Non pas que ce soit un secret: il suffirait que je demande au programme une extraction de données, et nous connaîtrions la population actuelle d'OUTREMER, le nombre d'immigrants et le taux d'augmentation, et peut-être la composition par groupes linguistiques, groupes d'âge, sexe, etc. Mais cela nous en apprendrait-il plus sur notre peuple ? Nous dirait-il qui, parmi eux, est heureux, qui aimerait avoir ses parents restés sur les continents à côté de lui, qui aimerait revenir pour enseigner la durabilité aux autres, qui a fui la guerre ou l'esclavage du travail et qui a trouvé l'amour de sa vie ici?

Je lui demande s'il a une idée de la raison pour laquelle les gens du monde entier viennent quand même ici.

— Des gens de tous horizons et de tous les continents ont manifesté leur enthousiasme lorsque OUTREMER a fait connaître son existence au monde entier. Beaucoup ont quitté leur entreprise et leur vie pour s'installer ici; nous sommes prêts à intégrer de plus en plus de personnes. Nous étudions l'histoire des communautés précédentes nées d'une immigration continue, comme les États-Unis, l'Argentine, Israël et, dans une certaine mesure, le Liberia. Nous ne voulons pas répéter leurs erreurs: à partir de prémisses utopiques brillantes, ces pays se sont transformés en d'immenses prisons dues à l'inégalité, à l'exploitation et aux intérêts privés.

Ni M. Huang ni les autres ne le disent explicitement, mais il est clair qu'OUTREMER n'est qu'une étape

dans une forme d'organisation sociale en constante évolution. Personne ne pense que l'utopie doit rester confinée à cette île de déchets, ni que le salut de l'humanité est sur la mer, même si les insulæ sont conçues pour résister à des ouragans de force 5 sur l'échelle de Staffir-Simpson, c'est-à-dire des vents dépassant 252 km/h. Si je comprends bien, OUTREMER est un laboratoire social géant, une vitrine pour montrer qu'un autre monde est possible, que les blessures de la Terre peuvent se cicatriser, qu'il existe un moyen de contrôler la température globale sans régresser à la civilisation préindustrielle : ses habitants ont renoncé au capitalisme, pas au progrès.

J'ai appris l'existence d'une « école solarpunk » pour la transition durable, destinée à ceux qui veulent étudier les solutions technologiques et sociales d'OUTREMER. Des milliers de personnes sont formées non seulement ici, sur l'île du Pacifique, mais aussi pour étudier les expériences de travail coopératif, d'agriculture durable, de décarbonisation et d'économie alternative qui fonctionnent déjà partout dans le monde depuis un demi-siècle : dans les communautés andines isolées, dans les campagnes de l'Hindoustan, dans les districts artisanaux européens, dans les communautés de démocratie directe des montagnes du Moyen-Orient, dans les villages reculés du Yunnan.

Faut-il s'étonner qu'OUTREMER n'ait pas encore été rayé de la surface de la terre – pardon, de la mer – par une attaque nucléaire des superpuissances.

Je regrette que mon séjour à OUTREMER touche à sa fin, et que ce ne soit que ces derniers jours que j'ai rencontré Xuân, l'ex-femme de M. Huang. Son nom signifie printemps, et aucun autre ne pourrait mieux la représenter. Xuân est la deuxième fondatrice que je rencontre ; il y a quinze ans, elle a quitté une carrière d'économiste à l'Université de Hanoi pour rejoindre les pirates d'Utopia, qui à l'époque était encore un secret bien gardé.

Elle vit pratiquement dans le bâtiment de la bibliothèque centrale, qui n'est pas immense car il y a si peu de livres papier. Pratiquement tout le savoir humain, dans toutes les langues vivantes et dans de nombreuses langues mortes, est stocké et distribué sous forme numérique, même en violation des droits d'auteur internationaux qui ne sont pas reconnus ici.

C'est Xuân qui me révèle le dernier aspect fondateur d'OUTREMER : la libération ultime de l'esclavage du travail.

— Dans une société post-industrielle, seuls ceux qui veulent travailler travaillent, me dit-elle. La distribution de l'énergie, le compactage des bases de nouvelles insulæ, la conception de nouveaux robots sont des activités bénévoles, liées plus à un intérêt personnel scientifico-technologique qu'à l'économie. Elles n'impliquent pas de rémunération régulière ; malgré cela, nous avons une immigration continue de scientifiques du monde entier, car la recherche ici est absolument gratuite. Les experts en architecture, agronomie, design, pisciculture sont des bénévoles dont les conseils peuvent être réservés avec un logiciel. La pêche, le sport, l'art, l'agriculture,

l'artisanat sont des activités libres; la restauration publique, la fabrication, le divertissement sont des activités coopératives. Les transports, la sécurité physique des insulæ, la production industrielle, sont automatisés.'

Xuân a ensuite essayé de m'expliquer le fonctionnement de la monnaie dans OUTREMER, mais à mon avis il faut être diplômé en économie pour comprendre. Elle m'a parlé des unités de compte et des en-ed, unités d'équivalence énergétique étudiées pour la première fois en URSS pendant la période de la NEP. Il m'a parlé d'un économiste américain nommé Thorstein Veblen, et des matrices d'entrées-sorties de Wassily Leontief pour rendre compte des débits/ crédits des secteurs de production, mais j'ai renoncé à comprendre. Je veux que l'utopie soit une poésie pour moi, pas un miracle économique.

Ce soir, c'est la veille de mon départ. J'ai passé douze jours à OUTREMER: trop peu pour comprendre, trop pour garder mon intention initiale d'écrire un reportage mordant sur les freaks qui vivent sur une île poubelle au milieu du Pacifique. Xuân m'a parlé d'un projet visant à déplacer OUTREMER d'une latitude à l'autre, selon la période de l'année, afin de diminuer la consommation d'énergie : l'histoire de l'île en plastique ne s'arrête pas là, et je prévois que bientôt l'utopie débarquera sur les cinq continents.

Suis-je aussi devenu un outr-iste ? Je n'en ai pas honte. Comme Modjadje, comme Dostoïevski, Huang et Hypatie, et aussi comme Xuân, je suis convaincu que l'utopie ne peut pas survivre dans un seul pays.

TRANSMISSIONS

COLIN VETTIER

Le regard perdu dans le ciel nocturne, tu laisses ton imagination t'emporter dans le champ des possibles. Tu sursautes lorsque Lucien s'assied à côté de toi, sur la vieille chaise si retapée qu'elle grince, craque et gémit presque autant que lui. Son corps à lui aussi n'est plus tout jeune, au moins deux générations vous séparent. Tous les soirs, vous vous retrouvez derrière la maison, pour partager un moment sur la petite terrasse qui fait face au jardin.

Tu tires un plateau de sous ta chaise sur lequel tu as disposé une théière et deux petites tasses en terre cuite. Lorsque tu la verses, l'infusion de racines, d'herbes et de champignons répand une odeur de bosquet humide qui se mêle aux parfums du jardin, exaltés après une chaude journée. En silence, vous contemplez les ténèbres percées d'étoiles en sirotant ta décoction jusqu'à ce que les premiers effets se fassent ressentir ; alors, Lucien démarre la conversation.

— Mon grand-père disait tout le temps : « on sera pas dans la merde le jour où les colons reviennent ! » Ma grand-mère, elle, son mantra c'était « n'oublie jamais que c'est notre poison qui nous a sauvé. » Jusqu'à la fin de leurs vies, je les ai vu jeter des regards angoissés vers le ciel dès qu'ils se pensaient seuls.

Si aussi peu de gens se portent volontaire pour représenter notre agglomération à l'Association de l'Antenne, c'est parce que c'est un rôle qui révèle combien l'équilibre sur lequel nous avons bâti nos vies est précaire, combien tout ce dont nous jouissons aujourd'hui tient à peu de chose. Le départ des solutionnistes a libéré nos imaginaires du carcan imposé par leurs croyances. Sans cela, la Réimagination n'aurait sûrement pas eu lieu. »

Tu bois une nouvelle gorgée dans l'espoir que ça te dénoue la gorge et l'estomac. À chaque fois que tu penses à l'antenne, tu sens l'anxiété s'immiscer dans ton corps.

- Depuis que j'ai appris l'histoire de la Réimagination, j'ai cette peur constante qu'un jour, malgré tous nos efforts, ils reviennent.
- Cette peur, nous l'avons toutes et tous au fond de nous.
- Ce serait la fin de tout.
- Ce serait certainement le début de quelque chose d'autre. N'oublie pas que, malgré toutes les légendes, les mythes et les superstitions, les solutionnistes n'en sont pas moins humains. Comme nous, ils ressentent une multitude de sentiments, tombent malades, meurent...

Un cri te réveille en sursaut d'un cauchemar que tu fais maintenant presque toutes les nuits : des envahisseurs débarquent de l'espace dans d'énormes engins à réacteurs, rasent des pans entiers de végétation, bétonnent les plaines, emprisonnent les animaux et asservissent les humains. Ton cœur tente de retrouver un rythme stable pendant que tes sens rétablissent lentement le contact avec la réalité. Au fond du couloir, la porte de la salle de bain s'ouvre à la volée, suivent des pas lourds jusqu'aux escaliers qui mènent au rez-de-chaussé suivit d'Amélie qui crie « le chauffe-eau est encore en panne ! ». Tu l'imagines, le corps humide enveloppé dans une serviette, les cheveux en désordre, peut-être dégoulinants de mousse, les deux mains serrées autour de la balustrade.

Du rez-de-chaussé, Lucien lui répond de sa voix grave et rocailleuse

— Je vais y jeter un œil avant que Luan ne parte à l'antenne.

Tu te lèves de ton futon et ouvre délicatement les volets de ta chambre pour ne pas perturber le chant des oiseaux qui ont élu domicile dans le jardin. Sous le ciel bleu azur, l'herbe haute frissonne, les fleurs et pollinisateurs mouchettent le paysage de couleurs bigarrées, complété par les résidents à plumes. Pendant deux minutes, tu te laisses absorber par l'observation mélancolique du carré de végétation grouillant de vie : sous le tas de feuille à l'autre bout du jardin, tu imagines le hérisson que tu vois parfois à la tombée du jour. À quelques mètres de là, l'ombre de Nestor (le chat du voisin) nage sous le niveau de l'herbe, mû par un instinct meurtrier qu'il ne peut jamais assouvir, trahi par sa clochette. Une légère pointe d'angoisse dans l'estomac, tu es frappée par le fragile équilibre de la scène qui se déroule sous tes yeux. Vous l'avez échappé belle.

Pour chasser la mélancolie qui empiète sur ton humeur, tu respire à pleines narines ; ça sent les herbes aromatiques (le chat a dû déranger la sauge), le chèvrefeuille, l'herbe, le pain frais et... le gâteau aux noix ? Tu t'habilles dans un soupir puis descend les escaliers en baillant. Dans la salle à manger, la journée a déjà commencé, la plupart de tes colocataires partagent le petit déjeuner, le nez dans un bol ou une tasse, la bouche pleine ou au milieu d'une discussion animée.

— T'as lu Jugement dernier, le dernier bouquin de Stéphie Reyne ? Ça parle des colons qui reviennent sur...

— Je t'arrête tout de suite, je ne supporte pas les histoires d'horreur.

Lucien pose son journal (l'hebdomadaire local qui traite principalement de bricolage et de permaculture) sur la table et lève les yeux par-dessus ses petites lunettes de lecture. Son visage toujours sérieux lorsqu'il lit s'éclaire quand il te voit.

— Ah Luan, te voilà. Je t'attendais avant de servir le gâteau aux noix, je l'ai fait exprès pour toi.

— Merci Lucien. Je te revaudrais ça !

L'enfant de Miriam s'agitte, signe avant-coureur qu'un déluge sonore menace de s'abattre sur vous. Sans perdre le fil de sa conversation, Miriam se découvre un sein et le colle dans la bouche affamée.

À côté de toi, Gwenn, huit ans, le museau barbouillé de confiture, te demande d'une voix craintive :

— Dis Luan, c'est vrai que les colons ils vont revenir pour tous nous tuer ?

— Bien sûr que non. Où est-ce que tu as été cherché ça ? Vu la tête de Gwenn, ta réponse n'a pas l'effet escompté ; sa bouche pleine de tartine s'ouvre en grand, prête à formuler une autre question. Heureusement, l'interrogatoire est écourté par un couple d'adolescent e s, cheveux en batailles, grosses cernes et sourires béats qui débarque dans la cuisine.

— Bah alors Sasha, tu nous présentes ? dit Michelle d'un air taquin. Vous avez utilisé une protection au moins ?

— Mamaaan !

— Et du plaisir ? C'est important, c'est même le...

— Mamaaaaan !

Le visage de Sasha, mortifié, vire pourpre. Pas impres-

sionné, son ami va se chercher un bol dans le buffet et rejoint la tablée, visiblement affamé. Avant de se servir, il se penche au-dessus de la table pour serrer la main de Michelle.

— Bonjour Madame, moi c'est Abdi !

— Ah non, ne m'appelle pas Madame, s'il te plaît.

Michelle ça me va beaucoup mieux.

— D'accord Michelle !

Il y a peu, toi aussi tu passais tes nuits à découvrir ton corps et à en explorer d'autres. Au bout de quelques années d'expérimentations, tu as décidé que ce n'était pas ton truc et que la poursuite d'autres entreprises méritaient plus ton attention. De toutes façons, depuis que tu as rejoint l'Association de l'Antenne, la plupart de tes préoccupations tournent autour des solutionnistes et leurs colonies.

Au moment où tu t'apprêtes à chevaucher ta bicyclette, Lucien émerge de la maison.

— Luan ? Tu pourras passer chez Mohammed pour lui demander de venir jeter un œil au chauffe-eau ? J'arrive à le bricoler pour qu'il tienne deux ou trois jours, mais il n'arrête pas de sauter.

— Oui, bien sûr.

— Dis-lui que je lui ferai une tarte chanvre abricot, ça le fera venir plus vite. Bon, je dois te laisser, il dit en tournant les talons, aujourd'hui c'est moi qui m'occupe des gosses.

Quelques coups de pédales plus loin, tu croises Malik, aujourd'hui accompagné d'une chèvre naine, d'un couple de canards et d'un chiot qu'un coq cochin ne

lâche pas d'une semelle.

— Salut Luan, t'as vu mon nouveau pote ? Il y a trois jours, je prenais mon petit déjeuner sur la terrasse, là, quand j'ai vu ce gros poulet débarquer fier comme une rockstar. Je lui ai filé mes miettes, tu me connais, à plumes ou à poils, je ne peux pas leur résister ! Depuis, il a décidé qu'il faisait partie de la famille et il suit Lolita partout pour s'assurer qu'elle ne s'attire pas d'ennui. Ce coq, c'est un vrai papa poule !

Son rire plein de soleil fait un peu reculer l'ombre de ton humeur maussade. Il s'en aperçoit.

— Tu vas à l'antenne, là ?

De la tête, tu fais signe que oui.

— Toujours pas de nouvelles de Mars ?

Non.

— Si tu veux mon avis, c'est mieux comme ça. On serait quand même beaucoup plus tranquilles si on n'avait plus à se soucier d'eux. En tout cas, je te remercie pour ce que tu fais pour nous à l'antenne. Moi, je ne pourrais pas. Bon, allez, je dois te laisser : c'est ma journée citoyenne d'expression artistique. Il se frotte les mains, je sens qu'aujourd'hui, c'est une journée à sculpter !

À peine a-t-il fait un pas, suivi de près par sa bande de potes à poils et à plumes, qu'il se retourne vers toi.

— Si tu croises Pauline en chemin, tu pourras lui dire que j'attends toujours de goûter sa bière ? Celle à la framboise !

Un entrelacs d'arbres, arbustes, plantes grimpantes et fleurs, protège la rue principale des intempéries et des

rayons brûlants du soleil et permet à la faune locale de cohabiter avec l'humain. De chaque côté, les maisons aux architectures et tailles variées sont recouvertes d'une épaisse couche végétale. Tu te souviens vaguement d'un cours sur les principes de la démocratie énergétique pendant lequel un vieux professeur, passionné par son sujet, expliquait à une assemblée citoyenne comment la photosynthèse fournit l'énergie nécessaire à une maison pleinement autonome. Les détails t'échappent car trop techniques, mais le résultat continue de t'impressionner (d'autant plus que la biomasse constitue une excellente isolation).

Sur ton chemin, tu croises des triporteurs pleins de fruits et légumes, de marmots et parfois des deux, des cyclistes, des skateurs, des rolleurs, plusieurs véhicules bricolés de pièces éparses. Régulièrement, des groupes d'enfants et d'adolescents déferlent sur la grand-rue, répandant un joyeux chaos dans le trafic généralement ordonné. À mi-chemin, Marcello, torse nu sur son monocycle, une ombrelle dans une main te dépasse.
— Salut Luan, alors ces Martiens, toujours muets ?
dit-il le souffle court, sans s'arrêter pour attendre une réponse.

Avant même que tu puisses voir le bâtiment où Pauline s'est installée, l'odeur de ses viennoiseries te chatouille les narines et t'enivre. Tu presses plus fort sur tes pédales. Au son de la clochette qui tinte lorsque tu pousses la porte de son échoppe, Pauline lève les yeux de son livre ; ses cheveux clairs sont tirés en arrière et noués en une queue de cheval approximative. La peau de son visage porte des traces de farine, ça lui donne un air mi absent, mi espiègle.

— Luan ? Comment vas-tu ce matin ? Je ne me rappelais plus si tu allais à l'antenne aujourd'hui. Il me reste une demi-douzaine de croissants, tu veux les emmener ?

Sans attendre ta réponse, Pauline pose les viennoiseries au milieu d'une grande serviette quelle noue pour en faire un sac. Toutes les communautés avoisinantes vous jaloussent son talent, il ne te viendrait jamais à l'idée de refuser quoique ce soit venant d'elle (et si les autres membres de l'antenne apprenaient que tu avais passé l'opportunité de partager...).

Tu pointes ton doigt vers le livre posé sur le comptoir dont la couverture est si usée qu'on n'en distingue ni le titre ni l'image.

— C'est bien ?

— Ça manque cruellement d'imagination. C'est une histoire d'amour sur fond de catastrophe écologique. L'histoire explore en détail tout ce qui va aller de pire en pire sans jamais esquisser des voies d'amélioration possibles. De toutes façons, tous les personnages sont tellement obnubilés par leurs égos fragiles qu'ils seraient incapables de trouver comment s'en sortir, même si ça leur était écrit noir sur blanc. Typique de la littérature pré-Réimagination.

— Ah ben, ça donne pas envie ! Pas étonnant que leur projet se soit cassé la gueule. Au fait, Malik m'a dit qu'il attend toujours de goûter ta bière à la framboise. Sous la farine, les joues de Pauline rougissent.

L'antenne se situe à environ 10 km de chez Pauline (qui elle-même est à 2 km de chez toi), pour t'y rendre, tu

dois sortir de l'agglomération puis traverser la zone de réensauvagement sur un chemin d'environ trois mètres de large (suffisamment large pour que deux triporteurs se croisent). Pendant 30 minutes, tu pédales au sein d'une végétation dense où le bruit de tes pneus sur le gravier ne suffit pas à couvrir le bruissement de feuillages et les sons des animaux qui y habitent et vaquent à leurs occupations. De temps à autre, tu entrevois un éclair de plumes ou de poils en périphérie de ton champ de vision.

Tu t'arrêtes pour laisser une coronelle traverser le chemin. Son corps fluide ondule paisiblement jusqu'à disparaître dans les herbes hautes, puis tu reprends ta route.

Lorsque tu atteins la lisière de la zone, la transition est abrupte : tu émerges sur une plaque d'asphalte de plusieurs kilomètres de long où une flore rudérale, encore trop chétive pour te protéger du soleil brûlant, investit les lieux, fissure après fissure. En bordure de ce qui a été une piste de décollage et d'atterrissement, les carcasses rouillées d'avions de chasse, de bombardiers et de gros porteurs militaires sont soigneusement alignés les uns à côté des autres depuis quelques siècles. Maintenant, ils se contentent de grincer ; parfois ils s'affaissent sous le poids de la poussière et du temps. Certains gisent sur le ventre, une ou deux ailes brisées après que leurs pattes aient cédées. La mousse et le lichen s'agrippent à la surface, donnant aux engins de guerre le camouflage ultime.

Au milieu de l'aéroport, un hangar à la porte de plusieurs tonnes figée ouverte, t'évoque un animal échoué la gueule béante, menaçant de tout avaler. La végétation

qui lui escalade son corps inerte contribue à lui donner l'allure d'un monstre. C'est dans le ventre de cette bête que se réunit l'Association de l'Antenne.

À l'autre bout de la piste s'élève l'imposante structure de béton armé et de barres de métal entrecroisées qui a donné son nom aux lieux : l'antenne. Oraison funèbre en hommage à la verticalité des habitations pré-Réimagination, une grande variété de vivants se la sont réappropriée pour en faire un gigantesque perchoir nichoir. En plissant un peu les yeux, tu peux voir des rapaces planer en cercles autour du sommet.

Tu prends une inspiration profonde, bloque ta respiration le temps de compter jusqu'à 10, puis soupires tout l'air de tes poumons. C'est parti ! Pour échapper à la chaleur punitive du tarmac noir sous un ciel ouvert, tu pédales aussi vite que tu le peux jusqu'à trouver refuge dans le hangar. À l'intérieur, d'autres véhicules servent eux aussi d'habitat à la faune et la flore locale. De l'autre côté du bâtiment, le garage à vélos construit de divers matériaux de récupération est déjà presque plein. Tu y laisses le tien, pousses une porte blindée (un vieil écriteau à peine lisible indique que le sous-sol peut être utilisé comme abri antiatomique), descends des escaliers, parcours quelques couloirs et débouches enfin dans un vestiaire. Dans un casier à ton nom, ton uniforme et ta casquette t'attendent. Les seules couleurs se situent au niveau de la poitrine où un écusson qui représente une fusée cerclée de la devise in spatio, novus mundus. « Dans l'espace, un monde nouveau », l'ironie du slogan ne manque jamais de te faire grincer des dents à chaque fois que tu la lis.

Dans la salle de briefing aux murs de parpaings peints d'une couleur terne, cinq personnes en uniforme sont rassemblées autour d'un en-cas matinal : du pain, des thermos de kefir frais, du pâté végétal, du miel, du jus de pommes trouble et les croissants que tu as apportés. Le brouhaha des conversations légères accompagné des arômes réconfortants de nourriture rend l'endroit presque tolérable.

Quand l'horloge murale sonne une seule fois pour indiquer midi, tout le monde se tait, les visages deviennent graves et se tournent vers Lionel. Le cuir tanné par une vie dehors sous le soleil, la barbe taillée aux ciseaux et à la hâte, Lionel représente une communauté située à 20 kilomètres à l'ouest de l'Antenne. D'entre vous, c'est lui qui a été tiré au sort pour jouer le rôle du chef pour quatre ans.

Lionel se lève, tire sur les pans de sa veste pour réajuster son costume de militaire.

—Nous savons ce que nous avons à faire. C'est parti. Direction la salle de communication. À chaque fois que tu pénètres dans ce vestige technologiste, un léger frisson t'électrise la nuque, comme si tu entrais dans un lieu hanté ou consacré. Tu imagines les fantômes des solutionnistes vénérer le dieu high-tech, un dieu qu'ils ont bâti de toutes pièces et qui ressemble à s'y méprendre à l'agglomération d'égos malades de mégalomanie.

Tes collaborateurs s'installent à leurs postes respectifs, drapés dans un silence cérémonieux. À les voir occuper leurs rôles avec un tel naturel, tu as du mal à croire

qu'il y a à peine quelques jours, vous répétiez encore et encore, jusqu'à ce que le ridicule obséquieux de la mise en scène cesse de vous faire éclater de rire. C'était comme ça à chaque fois qu'une communauté dépêchait un nouveau membre pour la représenter ; la nouvelle recrue s'appelait Lidya, une grande femme métisse au crâne rasé (à la fin de son premier jour, Lidya vous avait expliqué qu'elle avait coupé son afro pour mieux incarner son rôle à l'antenne ; de ses recherches, elle avait déduit qu'avant la Réimagination, certaines coiffures étaient mal vues dans les milieux dits « professionnels », plus particulièrement les cheveux frisés ou crépus).

Debout sur son estrade, le menton haut, la caméra pointée directement sur son visage, Lionel fait illusion avec le plus grand sérieux.

— Commençons par contacter les autres antennes pour voir quelles sont les nouvelles de leurs côtés. Sur l'écran central, une mosaïque de visages de toutes les couleurs s'affiche. À tour de rôle, chaque antenne partage ses dernières informations.

— Les tentatives de contact par la colonie sont de plus en plus rares. On ne s'en plaint pas, après tout c'est le but de toute cette mascarade : qu'ils nous foutent la paix. Mais quelque chose se trame là-haut et ça réveille des peurs que l'on aurait préférées oubliées à jamais. Alors c'est sûr que ça donne de l'inspiration aux artistes, en particulier Stéphie Reyne qui en est déjà à son troisième roman sur le sujet en un an à peine, mais est-ce que nous avons vraiment besoin de cette fascination morbide ?

— Le silence relatif des terraformeurs commence à inspirer certains oiseaux de malheur à déter-

rer des superstitions apocalyptiques d'avant la Réimagination. Nous craignons qu'il ne soit pas long avant que quelques-uns d'entre eux ne s'habillent d'un drap sombre pour aller prêcher l'apocalypse à qui veut l'entendre.

Et puis c'est au tour de votre antenne de prendre la parole.

— De notre côté, la colonie n'a pas initié de communication depuis vingt jours, récapitule Lionel. Lors de notre dernier échange, ils nous ont fait part d'agitations qui auraient ralenti leurs activités d'extraction et de terraformation.

— Ici Dream Blue Inc. depuis Mars, est-ce que vous me recevez ?

Un visage blanc, pâle, les yeux rouges cernés enfoncés dans le crâne, occupe maintenant la place principale sur l'écran. Tête droite, regard sévère, il arbore un uniforme similaire à celui que vous portez. Toute la salle se redresse brusquement pour adopter la posture austère synonyme de discipline et de professionnalisme pour les colonies. Ton cœur manque de te sortir par la bouche pendant la poignée de secondes qu'il faut à Lionel pour répondre.

— Dream Blue, ici la Terre, nous vous recevons en son et en image.

L'image se fige, se tord, puis revient.

— La Terre, nous vous recevons en son et en image. Je serai bref. J'ai reçu l'ordre de vous faire un rapport concis sur la situation actuelle au sein de la colonie, propriété de Dream Blue Inc. Une séquence d'évènements récents a contraint le Comex à prendre

des mesures drastiques dans le but d'assurer la profitabilité des opérations.

De votre côté de l'écran, tout le monde retient son souffle, ça te donne l'impression que la salle a été brusquement vidée de son air.

— Il y a deux semaines, suite à un nouvel accident qui a fait trois victimes, les équipes de forage et de manutention ont décidées conjointement d'arrêter le travail et de bloquer l'avancée des travaux de minage. En vertu du règlement « Lutte Contre les Activités Anti-Capitalistes », le Comex a voté l'usage immédiat de mesures de coercition dans le but de préserver la profitabilité optimale du gisement. Lorsque la milice est arrivée sur place, les émeutiers ont refusé d'obtempérer, obligeant l'usage de la force. Plusieurs d'entre eux ont été abattus.

Toute ton attention est concentrée sur la bouche à l'écran, tu ne t'en es pas encore rendu compte, mais tu as arrêté de cligner des yeux. Lydia laisse échapper un « Merde alors » dans un souffle à peine perceptible.

— L'altercation a été filmée, poursuit le colon. Dans l'intérêt de tout-un-chacun et dans le but d'empêcher la diffusion de ces documents illégaux, le Comex a pris la décision de sceller tous les réseaux de communication, y compris vers la Terre. C'est pour cela que nous n'avons pas été en capacité de vous informer de la situation plus tôt. Mais les agitateurs sont parvenus à contourner cette mesure de prévention en s'échangeant les enregistrements de main à main. Cet acte malfaisant n'est autre qu'une incitation au soulèvement et à la sédition. De fait, plusieurs segments de la colonie sont paralysés par

les émeutes depuis maintenant plusieurs jours. Le Comex étudie actuellement les solutions à sa disposition pour mettre un terme à la crise. L'une serait d'emprisonner ou d'assassiner les têtes pensantes du mouvement, toutefois le Comex pèse le risque d'en faire des martyrs. Une autre option serait d'envoyer les agitateurs faire des travaux forcés pour une durée indéterminée loin de la colonie dans le but de dissuader toute participation aux émeutes. Nous avons conscience des conditions difficiles auxquelles vous devez faire face sur terre, alors nul doute que cette main d'œuvre qualifiée vous serait utile.

Dans la salle de briefing où vous partagiez votre en-cas matinal quelques heures plus tôt, les visages sont inquiets. Pour briser le silence, Lionel agite une bouteille remplie d'un liquide trouble.

— Je gardais ça en cas d'heureux évènement, ou de coup dur.

Il jette un œil à l'étiquette faite main et sourit.

— Ça devrait nous faire du bien. J'ai aussi du kombucha si vous ne buvez pas d'alcool.

Dans le silence oppressant, le cliquetis du goulot sur les verres et le glouglou te semblent déplacés, comme si ces bruits d'habitude associés à la convivialité ne pouvaient exister en ce moment morose.

Après que tout le monde a été servi, tu vides ton verre d'un trait. L'alcool se fraie un chemin au fond de toi, tapissant le moindre recoin de tes tripes d'une chaleur à la limite de la brûlure. Ça te fait monter les larmes. Même Lionel, le visage rouge et les yeux humides,

tousse sous l'effet de la première gorgée.

— Merde, Lionel, qu'est-ce que c'est que ce tord-boyaux ?

T'essaies de nous achever ou quoi ?

— Ah, c'est un distillat maison à base de concombre et raifort, vieillit dans une amphore que j'ai enterrée pendant au moins un an avant d'embouteiller le résultat.

— Non mais ton plan c'était de faire de l'alcool ou de recréer un combustible ?

En une phrase, l'atmosphère se détend et les rires fusent.

— Je ne veux pas casser l'ambiance, dit Anissa, mais en parlant d'hydrocarbure, qu'est-ce qu'on fait à propos de... elle pointe son index vers le plafond. On savait qu'un jour on aurait à faire face à une situation de ce genre ; c'est même en prévision de ça que l'Association de l'Antenne a été créée.

— Qu'est-ce qu'on peut y faire, on ne sait même pas encore quelle va être la décision du Comex ?

— À moins que tu n'aies oublié l'intégralité de ce qu'on a appris sur les solutionnistes, l'histoire de la Réimagination et tout le reste, je doute que le Comex se réveille demain avec de l'empathie.

— Heu, c'est quoi « Comex » ? demande Lidya.

— Ah oui pardon, tu verras, les colons adorent les diminutifs et les acronymes. Comex, c'est pour « Comité Exécutif », une bande de vieux mecs blancs trop riches pour réaliser que la croissance infinie est un non-sens. Peu de temps avant la Réimagination, un certain nombre d'entrepreneurs détenaient la quasi-totalité des richesses disponibles sur terre, en coulisses, cela leur permettait d'influencer la vie de nations entières. Alors quand ils ont décidé de se

faire la malle dans les étoiles, chacun d'entre eux a mis en place son comité exécutif chargé de la mise en œuvre de toutes ses décisions.

- Bon, en tout cas il est clair qu'ils n'ont tiré aucun enseignement de leur passé sur terre, sinon ils n'en seraient pas là.
- Au contraire, je pense qu'ils ont profité de la situation pour passer à l'étape supérieure et s'approprier un contrôle total.

Tu te mords la lèvre inférieure avant de prendre la parole, car tu pressens que ta proposition va susciter de très longs débats. Mais après tout, comme l'a dit Anissa, c'est pour ça que vous êtes là, alors tu dis :

- Est-ce qu'il ne serait pas temps de leur dire la vérité ?

Lorsque vous émergez du bunker, débarrassé·es de vos costumes, il fait déjà nuit. Une brise tiède balaye le tarmac, transportant avec elle les murmures d'une vie nocturne animée. Sans autre éclairage pour faire compétition à la lune, vous observez des animaux de toutes tailles trotter sans crainte entre les épaves. Anissa sort un long cône roulé avec soin, l'allume, puis inspire profondément avant de recracher un impressionnant nuage de fumée.

- Encore une journée parfaitement normale à l'antenne. J'ai hâte d'être à demain pour présenter tout ça à la communauté.

Elle éclate de rire. Deux minutes plus tard, l'équipe toute entière partage le pétard d'Anissa, assise par terre, le dos contre la vieille porte figée.

Le ciel est dégagé, tu peux voir une myriade d'étoiles,

certaines sont peut-être déjà mortes. Quelque part dans ces ténèbres infinies, des colonies vivent dans des conditions inhospitalières, tout cela parce qu'il y a trois siècles, les solutionnistes ont décidé que c'était le seul avenir possible. Tu regardes l'antenne. C'est de là que, il y a trois siècles, ils ont quitté la Terre, persuadés qu'ils y trouveraient un nouveau paradis à piller.

Une main entre dans ton champ de vision, le joint calé entre le pouce et l'index. Tu tires longuement dessus, garde la fumée dans tes poumons quelques instants avant de la laisser échapper.

— À chaque fois que je regarde l'antenne, je ne sais pas si je ressens de la tristesse face au gâchis, ou de la gratitude pour l'opportunité qu'ils nous ont offerte.

— Perso, j'ai toujours vu les solutionnistes comme des fanatiques, dit Lidya, avec la technologie comme dieu tout puissant et un entrepreneur plus rusé et cynique que le reste dans le rôle du gourou. Autrement, je ne vois pas comment ils auraient pu convaincre quiconque que leur délire de colonisation spatiale était une bonne idée.

— C'est pas comme si l'alternative était particulièrement réjouissante, dit Lionel en te prenant doucement le pétard des mains. À l'époque, la vie sur Terre n'était rien d'autre qu'une succession de calamités sans fin pour 99 % de la population. Il a pas dû leur falloir beaucoup pour convaincre tout le monde de sauter dans des fusées à la poursuite d'une chimère.

— C'est quand même eux qui ont encouragé le pillage de la terre pour leur profit personnel, tu dis. Ils avaient foi dans leur capacité à surmonter les limites planétaires, que ce soit ici, ou là-haut.

Vous restez assis·es à contempler la nuit sans dire un mot de plus. Plus tard, quand Lionel propose de partager le reste de son tord-boyaux, tu déclines, salues tout le monde de la main et enfourches ton vélo ; la clarté ambiante te suffit pour atteindre la zone de réensauvagement sans autre lumière que celle de la lune. Par-delà la lisière, le chemin s'enfonce dans les ténèbres. Tu enclanches ta dynamo puis reprends la route avec prudence : certains habitants nocturnes de la forêt tolèrent assez peu la présence de l'humain sur leur territoire. Ce soir tu n'es pas d'humeur à te faire courser par un sanglier ronchon.

Tout au long du trajet, tu tentes de te détendre, mais ta voix intérieure refuse de te laisser en paix. Quelle prédisposition à l'autodestruction pouvait bien pousser les solutionnistes à s'obstiner de la sorte ? Quelles pourraient être les conséquences si l'antenne décidait de révéler la vérité aux colons ?

Debout au milieu de l'assemblée citoyenne, tu sens ton vendre gargouiller. Ce matin tu n'as pas réussi à avaler quoique ce soit alors forcément, maintenant tu as faim. À moins que ce ne soit l'anxiété qui te creuse l'estomac ? Après tout, la salle est pleine à craquer, toute la communauté s'est déplacée pour participer à la conversation. Un murmure anxieux résonne entre les murs ; tu ne distingues pas les mots échangés, mais tu ne peux ignorer les coups d'œil inquiets dans ta direction et les visages crispés. Bien que tu aies l'habitude d'être au centre de toutes les interrogations (l'antenne est une source intarissable de curiosités et de

peurs), la situation est particulièrement inconfortable. Une assemblée convoquée en urgence avec l'antenne comme sujet principal : tout le monde s'attend au pire. Eve, la maire, arrive jusqu'à toi un sourire tranquille au bout des lèvres. Elle s'adresse à l'assemblée :

— Mes chères amies, comme vous le savez déjà sûrement, Luan représente notre communauté auprès de l'antenne. Sa mission est de nous communiquer tout évènement majeur en lien avec la colonie Dream Blue Inc. afin que nous puissions en discuter ensemble. Pour rappel, notre règlement est le suivant : émotions puis réflexion, le respect avant tout, toutes les paroles se valent, un membre de la communauté se doit d'être actif.

Mais avant de passer à la partie interactive, nous allons écouter attentivement ce que Luan nous rapporte de l'antenne. Luan, c'est à toi.

Sur ce, la maire retourne s'asseoir quelque part dans l'assemblée.

— Merci Eve. Tout d'abord, sachez que chacune des 14 antennes du réseau a rapporté des faits similaires : depuis deux à trois semaines, le contact avec leurs colonies s'est fait rare, voire inexistant. De notre côté, après plus de deux semaines de silence complet, Dream Blue Inc. a enfin rétabli le contact.

Tu relates les évènements à une assemblée tellement silencieuse que tu ne l'entends même pas respirer, jusqu'à ce que tu en arrives au point où les solutionnistes envisagent de renvoyer sur Terre les colons dont ils veulent se débarrasser. Alors, toutes les émotions contenues remontent d'un coup pour déferler en un torrent assourdissant. Les peurs, les attentes, les espoirs,

les frustrations, tout y passe. Pendant plus d'une heure tu te tiens immobile au centre du boucan infernal. Une fois toutes les émotions exprimées, le calme revient dans la salle épuisée.

À nouveau, Eve se lève pour te rejoindre au milieu du cercle, son visage toujours aussi calme, mais considérablement rougit.

— Merci Luan. Est-ce que quelqu'un a encore quelque chose sur le cœur qui a besoin de sortir ? Non ? Bien. Nous allons donc pouvoir passer à la discussion sur les choix qui s'offrent à nous. Ensuite nous voterons pour décider ensemble de ce que nous pensons être la meilleure décision. Demain, Luan retournera à l'antenne pour retrouver les autres représentantes et ensemble iels arriveront à un consensus.

Dans le silence relatif de la salle, tu peux entendre des estomacs gargouiller.

— Mais d'abord, faisons une pause de deux heures pour partager un repas.

Lorsque tu arrives sur le tarmac devant l'antenne, un puissant sifflement déclenche un envol d'oiseaux. À l'ombre d'un bombardier, Anissa a étendu un drap sur le sol, six tasses et une bouteille isotherme d'une infusion maison. Elle te fait signe de la rejoindre.

— Ça fait longtemps que tu es arrivée ? tu lui demandes.

— Assez longtemps pour avoir vu le soleil se lever, te répond-elle en souriant. Dis donc, t'es pas mal en avance toi aussi, c'est pas dans ton habitude.

— J'en avais marre de me retourner dans mon lit.

Anissa te fait signe de t'asseoir à côté d'elle et te tend

une tasse de son infusion brûlante.

— À mon avis, personne n'a passé une bonne nuit.

Tiens bois ça, ça va te détendre, c'est un mélange de plantes et de racines ramassées dans la forêt.

À mesure qu'ils arrivent, les membres de l'équipe vous rejoignent sur la nappe, sous l'énorme avion de guerre, chacun avec sa contribution au petit-déjeuner improvisé. Tous les visages sont cernés, les traits tirés. D'habitude les gâteaux, pains, viennoiseries, disparaissent rapidement ; pas aujourd'hui.

— Bon, dit Lidya, vu que personne n'a particulièrement faim, si on commençait les discussions ?

Tout le monde hoche la tête.

— Je me lance, alors. Du côté de ma communauté, notre proposition est de continuer à maintenir l'illusion et accepter leurs bannis. Nous pensons que ces « agitateurs » s'adapteront sans problème à la vie parmi nous. D'après les détails que Mars nous a donné, il semble que ce qui les rend inadaptés à la vie dans la colonie est un système de valeurs similaire au nôtre.

— Nous suggérons de révéler la supercherie, dit Lionel. Nous pensons que si les solutionnistes réalisent que leur départ a permis aux survivants de contribuer au retour d'un équilibre sur Terre, cela les encouragera à questionner leurs valeurs. À tout le moins, nous espérons que cela inspirera d'autres agitations.

— Alors ça, je n'y crois pas une seconde, tu dis. Ce qui leur a permis de piller la Terre jusqu'à la rendre invivable, ça a justement été leur capacité à ne jamais remettre en question leur système de valeurs. La preuve c'est qu'ils reproduisent exactement les mêmes

erreurs, persuadés qu'il leur suffit de persévéérer pour parvenir à une solution. Leur credo incluait « aller vite et casser des choses ». S'ils veulent continuer à casser des choses, qu'ils le fassent le plus loin possible. Notre communauté propose de poursuivre la voie de la Réimagination : maintenir l'illusion et refuser le bannissement des colons.

Une tasse de son infusion maison en main, Anissa sourit avant de prendre la parole à son tour.

— Notre communauté pense que l'esprit de la Réimagination est de favoriser l'épanouissement du vivant, solutionnistes inclus. Nous sommes donc favorables à révéler la supercherie et offrir notre aide aux colons.

— Allô Dream Blue ? Ici la Terre. Est-ce que vous nous recevez ?

Pendant quelques minutes, l'écran n'est animé que par les parasites et les hauts parleurs se contentent de cracher un souffle aux modulations désagréables. Tu jettes un coup d'œil en coin à Lionel, debout devant son pupitre. Sa respiration abdominale t'indique que, même s'il fait bonne figure, lui aussi lutte contre l'angoisse. Enfin, un visage émerge du signal brouillé.

— Allô la Terre ? Ici Dream Blue Inc. depuis Mars. Nous vous recevons en son et en image.

Ton cœur semble s'arrêter, hésiter, puis repartir. Dans l'intervalle, Lionel incarne son rôle sans rater un battement.

— Dream Blue, nous vous recevons en son et en image. Nous souhaitons donner suite à votre précédent

rapport. En réponse aux évènements auxquels la colonie Dream Blue Inc. à récemment dû faire face, nous souhaitons proposer notre aide au Comex. Pour cela, nous aimerions nous entretenir avec les instigateurs du désordre.

De l'autre côté de l'écran, le visage fronce les sourcils.

♥ REMERCIEMENTS ♥

CATHERINE ACQUADRO · CHLOÉ ALLAGUERISSAMY · NATHAN ANDRIN
PATRICIA ANQUETIL · RACHEL ARRIAGA · OLIVIER AUDARD · SKYE B.
CORALIE BAILLEUL · CHLOÉ BALAN · NATHANAËL BARENTIN · LISA BARTHE
ARTHUR BARTOLI · ALEXANDRE BEAUDOUIN-VIEL · VINCENT BERGEOT
KATIA BERTHIER · JÉRÉMIE BERTRAND · BENJAMIN BESSON
ANTOINE BLANDIN · THOMAS BLIEUX · FRÉDÉRIC BLONDEAU
DELPHINE BONNAFOUR · LAURÈNE BOUCHILLOU · VINCENT BOUSCARLE
JULIE BRASSART · ANOUK BRIANE · GAËTAN BRIXTEL · ANTOINE BRUNET
EVELYNE BUCZKOWICZ · BRIGITTE BUCZKOWICZ · YOANN CALAMAI
CÉLIA CARDACI BARREYRE · CAROLE CARDUNER · FLORIAN CARGOËT
SAMUEL CHAILLEUX · ALICE CHAMOIN · VINCENT CHASSIN · SACHA CHOUERY
CHRISTOPHER PICOT · JACQUELINE CLÉMENT · JOHN COLOVRAY
VIOLAINE COMBE · CÉCILE CORBIN · ÉDOUARD CORNU · FLORIAN CUNY
KEVYN DE WANNEMAEKER · SYLVAIN DEHÉ · FRANÇOIS DELISLE
FABRICE DELLIER · GUILLAUME DELVA · ARTHUR DEPRECQ · DIDIER DORSAZ
DELPHINE DROUET · ETIENNE DUBOIS · ARNOLD DUBOIS · JEFF DUFOUR
ALÉNOR DUTHEIL DE LA ROCHEÈRE · JEAN LOUIS DUVAL · QUENTIN DUVAL
GREGORY DUVAL · CYRIL EPINAT · DOMINIQUE ESCARTIN · PASCAL ESCARTIN
NICOLAS ESCARTIN · LÉNAÏCK FAVRAIS · DIMITRI FAYOLLE
DOMINIQUE FOURTUNE · CATHERINE FRANÇOIS · GUILLAUME FRANÇOIS
CÉDRIC FRAYSSINET · NICOLAS GALLAND · CHRISTIAN GATARD
FABRICE GÉFRAN · MURIEL GILARDONE · CORENTIN GILBERT
ALEXANDRE GIROD · ALEXIS GOFFIN · CYRIL GOSSELIN
SOPHIE GRAVOT · ANAÏS GRENIER · ARSINOË GROSJEAN
FABIEN GUDEFIN · FRÉDÉRIC GUELLEN · JÉRÔME GUELFUCCI
LOUP GUESNON · FRANÇOIS-XAVIER GUILLOIS · ANISSA HAMOUCHE
JOHANNES HARTIG · JEMMA HATRON · DELPHIN HAUCHARD

♥ REMERCIEMENTS ♥

RAKOTOZAFY · PEDRO HENRIQUES · FRANÇOIS HOUSTE
STÉPHANIE HUCK · DOROTHÉE HUOT · THOMAS JEAN-JOSEPH
LIONEL JEANNERAT · ARTHUR JEMMING · LAURENT JOËTS
KIARA JOUHANNEAU · ELISE JOURDAIN · GEREZ JULIE · PIERRE JULIEN
NICOLAS KAROLAK · CHRISTOPHE KONIECZNY · DORIAN KURZAJ
MARINE LALLEMAND · EZRA LASRY · LÉONARD LAVILLE · MATHIEU LE GALL
ROMAIN LE GOFF · YANN LE NORMAND · ANNA LE QUÉAU · RIWAN LE ROY
NATHALIE LE SAUX · GILDAS LECHEVRETEL · JÉRÉMY LECOULLARD
SIMON LEFORT · JULIEN LEMAISTRE · ALIZÉE LEMOINE · PERRINE LETELLIER
MADELEINE LOMBARD · ANABELLE MAGUIN · SAMY MANSOURI
YANN MARTIN · ELIAS MARTIN · JEAN-MICHEL MARTINEAU
SÉBASTIEN MENU · OLIVIER MEUNIER · MARC MILEUR LE PLAINE
FLORIE MONGREDIEN · ALEXANDRE MONNIER · AGATHE MUZARD
JULIE NADAL · NOÉMIE NICOLAS · TRISTAN NITOT · MICHAËL NOSTHOFF
CORINNE ORTIS · HÉLÈNE OYHAMBERRY · ARIS PAPATHÉDOROU
BASTIEN PESME · MATHIEU PIERROT-BECK · MARC PLANARD
CÉCILE POINCOT · THÉOTIME POISSEAU · LUDOVIC POIX
FRÉDÉRIC POUTEAUX · PIERRE RAMINE · LOUIS RANNOU
THÉOPHILE RASCAGNERES · FRANCO RICCIARDIELLO · ALAN RIOU
JOACHIM ROBERT · CHARLES RODUIT · GUILLAUME ROHART · ALEXANDRE ROS
MATHIEU ROSSI · MAXIME ROUILLON · ANAÏS ROYO · GAËL SACRÉ
MATHILDE SAVARY · LAETITIA SCHIFFMACHER · CLÉMENT SCHOTTE
FRANÇOIS SCHOUBBEN · LÉA SEGOVIA · ALEX SIRAC · DAMIEN SNYERS
KETTY STEWARD · STÉPHANE T. · ADRIEN TAUDIERE · MARC THEVENET
AURÉLIE TORRE · JOHANN VAN AERDEN · SÉRAPHIN VANDEGAR
CÉDRIC VANDENDRIESSCHE · ERIC VEIRAS · MÄELLE VERGER
DAVID VIEILLON · BÉRANGER VIOT-PINEAU · SOPHIE YOU · GAVY

CE LIVRE A APPARTENU À

COLLECTION

C 'é t a i g

DE MIEUX IN DEMAIN

© Éditions Copie Gauche
Normandie, France
Tél : 06 61 39 80 36
copiegauche@mailfence.com
copiegauche.fr



MISE EN PAGE ET ILLUSTRATION : Pierre Julien
DIRECTION ÉDITORIALE : Romuald Muzard
TRÉSORIER : Nicolas Escartin
UN GRAND MERCI AU JURY

TYPOGRAPHIES UTILISÉES : New Title & Erode
DESIGNED BY Indian Type Foundry via *fontshare*

ISBN : 978-2-9589459-0-9

DÉPÔT LÉGAL : 4^e trimestre 2023

Imprimé en France
par les imprimeries Iropa
Papier Munken Cream 100g



The mark of
responsible forestry



Les nouvelles de ce recueil sont disponibles sous licence CC-By-SA, vous pouvez modifier, adapter, le contenu de ce recueil dans la limite de la licence disponible à l'adresse de ce QR code.

DeepL a été utilisé pour traduire une nouvelle. Vous pouvez également aller sur le site enchairetenos.org signer le manifeste pour une traduction humaine.

COLLECTION

C'ÉTAIT
DE
MIEUX
DE
MAIN

31 JUILLET 2174

Temps agréable, les enfants jouent dans le jardin.

MATHIEU "SGTPEPERE" DOUBLET

Le Solarpunk est un mouvement politique, artistique et scientifique visant à présenter une vision optimiste du futur, tout en restant conscient des problématiques sociales et climatiques.

La partie Solar- tend à promouvoir la sobriété et les énergies renouvelables, tandis que le côté -punk prône une forme d'horizontalité et de débrouille.

25 % du prix de ce livre va aux artistes.

ISBN : 978-2-9589459-0-9



 copie
gauche

www.copiegauche.fr

15 €